

**LES CIVILS EN PICARDIE PENDANT LA
GRANDE GUERRE
JOURNAL D'UN GARÇON DE TREIZE ANS
1914 1915**

L'EXODE



La maison d'EPAGNY, d'où Jeanne et Robert sont partis avec leur grand'mère et qu'ils n'ont jamais revue.

Robert MOUTON, mon père, est né à SOISSONS en 1901, dans la pension pour jeunes filles dirigée par sa mère.

Il menait là une vie heureuse et calme avec ses parents, ses deux frères d'une dizaine d'années plus âgés, ses deux sœurs, et Mademoiselle Vincent, ancienne institutrice, amie-gouvernante. Il fréquentait le collège de SOISSONS, jouait au football sur le Mail. Mais le meilleur moment de l'année était pour lui les grandes vacances passées chez ses grands-parents paternelles à EPAGNY (à 16 kilomètres au nord ouest de SOISSONS).

Le grand-père, ancien instituteur, et son épouse accueillaient chaque année leurs petits-enfants en âge de profiter de la liberté de la campagne sans s'y ennuyer.

En 1914, Robert, treize ans et sa sœur Jeanne, douze ans, rejoignirent leur grand-mère récemment veuve dès le 15 juillet. Ils comptaient comme toujours profiter des vacances, explorer prés et bois, se gaver de fruits. Robert avait même entrepris, avec l'aide du curé, de mettre sur pied une équipe de football, et il comptait améliorer ce qu'il avait commencé l'année précédente. Mais.....



Ruine d'EPAGNY

Samedi 19 juillet 1919

La vie redevient plus normale. Bien des choses sont encore à reconstituer ou à mettre au point, mais l'enfer est loin déjà.

Pendant les jours d'épreuves, qui n'ai-je pas entendu dire : « quand la guerre sera finie, nous n'aurons d'autres désirs pressants ; les difficultés de la vie normale ne seront plus rien ». Cependant aujourd'hui, qui ne se montre pas impatient, qui se contente de son sort, qui ne se plaint pas ? A commencer par moi.

C'est décidé, je vais faire de mon mieux pour retranscrire et parfois commenter mes souvenirs de guerre. Sans quoi on ne comprendrait pas la souffrance endurée si longtemps par ceux qui, comme moi, sont restés coincés de l'autre côté de la ligne de fer et de feu qui nous a si cruellement isolés du reste de la France.

1914

J'étais en vacances depuis plus de dix jours quand la guerre éclata. Etant maintenant un grand jeune homme de 13 ans qui n'avait plus besoin de sa maman pour faire un petit voyage, j'étais parti chez ma grand-mère dès le 15 juillet.

EPAGNY "16 km au nord de SOISSONS". Le paradis de mon enfance comme je le retrouvais chaque année avec un nouveau bonheur. C'était pour nous tous, frères et sœurs, la meilleure récompense. Hélas, c'est année là, c'était un piège !

Vers la fin de juillet, le sujet principal des journaux était le conflit austro-serbe. Certes, à 13 ans, je n'étais pas un enragé lecteur de journaux mais le conflit devenait grave, plus je lisais les nouvelles journalières et plus je me mêlais aux conversations. Ayant la conviction d'être un écolier sérieux, je me permettais de faire part de mes idées aux paysans, aux paysannes, et même à Monsieur le Curé d'EPAGNY.

Jusqu'à la fin de juillet, rien d'officiel n'était parvenu jusqu'au village. Ce n'étaient que des craintes, les yeux s'étaient mouillés bien des fois, mais on espérait. Tout changea lorsque l'ordre de mobilisation générale arriva. L'anxiété devint de l'affolement. Chacun voulut voir de ses yeux la fiche à la mairie. Bien des hommes avaient déjà été appelés par ordres spéciaux. Maintenant, tous partaient. Dès le 1^{er} août, il y eut foule à la gare. Chaque mobilisé allait, sur les chemins herbeux puis sur la grand' route, accompagné des siens.

Combien de ceux qui quittèrent le village ce jour là ne sont jamais revenus ? Et parmi ceux que le sort n'avait pas condamnés, sont revenus comme moi, depuis l'Armistice, pour revoir leurs ruines. Quelques-uns sont revenus vivre à EPAGNY, mais beaucoup de familles comme la nôtre, se sont éloignées non sans regrets pour chercher ailleurs la vie qui avait déserté ce lieu.

Aujourd'hui, j'aurais du mal, au milieu de la précipitation de la vie parisienne, à reconstituer ces jours pénibles. Heureusement, je les avais notés sur le cahier écrit à GUISE.



Je vais à la gare en somnambule, je ne vois plus les champs, et les bois paisibles de la paix mais les batailles qui pourraient s'y dérouler. Je lis dans les yeux des autres les mêmes cauchemars. Sur le quai, beaucoup d'épouses, de mères, sanglotent sur l'épaule des mobilisés. Un sifflement retentit sur la droite le train entre en gare et les sanglots redoublent. On s'embrasse, on se regarde. Le chef de train s'impatiente car le train s'est arrêté beaucoup plus longtemps que l'horaire ne le prévoit. Il est bondé. Il démarre très lentement. Les taches multicolores des mouchoirs qui s'agitent disparaissent à l'horizon. Tout le monde est muet, les yeux rouges. On entend les futurs combattants chanter pour se donner du courage et se persuader que la victoire viendra vite.

Le village est vide, silencieux, sinistre. On ne travaille guère aux champs. Les rares personnes qui se dirigent vers la plaine pour finir un travail pressé sont tout de suite arrêtées. On lie conversation, on parle de ceux qui viennent de partir, on scrute l'avenir. On se remémore la guerre de 1870, on interroge ceux qui l'ont connue ici, il n'y a pas si longtemps après tout.

Dimanche 3 août 1914

On annonce la déclaration de guerre de l'Allemagne qui, dit-on, a déjà concentré ses troupes. Le garde champêtre lit aux quatre coins du village un appel du Président de la République qui attire l'attention sur l'aide que vont nous apporter la sage Russie et la puissante Angleterre. Toute la journée, les départs continuent, de nombreux pères de famille doivent partir, laissant là femmes enfants et bébés. L'heure est à l'angoisse et à la réconciliation : j'ai vu des frères brouillés depuis des années s'embrasser en pleurant au moment de partir.



Du 3 au 28 août 1914

N'ayant rien écrit au tout début de la guerre je n'ai que des souvenirs vifs mais confus. De nouvelles affiches étaient sans arrêt apposées à la mairie ou sur la place, et tout le monde se précipitait chaque matin sur les journaux. Mais ceux-ci prétendirent longtemps qu'aucun engagement important n'avait lieu, et ne relataient que des escarmouches. Les lettres de nos parents nous parvenaient encore assez facilement de SOISSONS. Mais un beau jour la visite de mademoiselle Vincent nous apporta des détails sur la vie à la ville : accumulation de provisions de toutes sortes, par crainte de la hausse des prix ou de la famine; passages fréquents de troupes, etc.



Le laisser passer de Robert

21 août

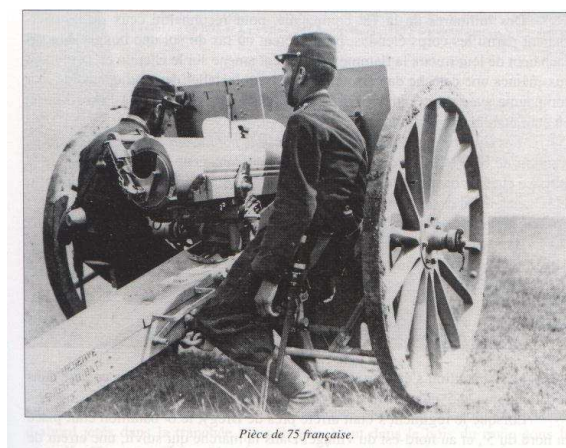
Je me souviens très bien de cette journée. Le matin, il nous fallut obtenir un laisser passer pour reconduire mademoiselle Vincent à la gare de CUISY en ALMONT. Jeanne pleura bien fort ce jour là car elle voulait rentrer à SOISSONS aussi, comme ci elle pressentait notre futur et fatale séparation. A Gaudimus, ces demoiselles étant très fatiguées nous nous arrê tâmes pour boire de la bière. Notre hôte d'un moment ne nous cacha pas ses idées noires et nous le considérâmes comme absurde et défaitiste. Nous étions en avance pour le train et mademoiselle Vincent et moi eûmes toutes les peines du monde à persuader ma sœur de reprendre avec moi le chemin d'EPAGNY. Nous nous retournâmes cent fois, Jeanne surtout,

pour faire des signes d'adieu à mademoiselle Vincent qui contait la peine de sa » pauvre petite « à une bonne femme rencontrée sur la route. Jeanne demeura inconsolable. Je ne sais quoi lui laisser sentir que mademoiselle Vincent était le dernier trait d'union entre la famille de SOISSONS et celle d'EPAGNY et qu'en la quittant, nous placions de nombreux points de suspensions entre elle et nous. Pourtant, il était clair que nous devions regagner le village ou grand'mère, seule et presque impotente, avait besoin de nous.

Souvent par la suite nous nous sommes remémorés un détail passé presque inaperçu sur le moment. En redescendant la côte boisée de VEZAPONIN, nous avons été distraits par un écureuil qui traversait la route quand un cycliste aux allures louches parut au détour du chemin. En nous voyant, il sauta de son vélo, le laissa sur le bord de la route et s'enfonça dans les bois : déserteur français ou espion ?

La semaine suivante différa de celles de nos vacances habituelles. De nombreux convois automobiles passaient et repassaient sur la route, des anglais, jamais de troupes françaises. On faisait fête à ces alliés qu'on sentait précieux. Les fleurs, les fruits, les œufs, les boissons, tout leur était prodigué. Les autos perdaient des fleurs qui jonchaient la route, des œufs parfois maladroitement lancés s'écrasaient par terre.

Les 27 et 28 août, nous entendîmes pour la première fois le canon et aurions bien voulu nous convaincre que ce n'était pas celui de la bataille. Mais nous dûmes nous rendre à l'évidence, le garde champêtre, qui était allé « en plaine » (sur le plateau, EPAGNY étant bâti au fond d'un ravin), assura que les coups venaient du nord et qu'une bataille devait être engagée. Mais dès le lendemain, on assurait que les Allemands avaient été repoussés. Mon impression de l'époque, et qui est toujours la même, est bien complexe. Chaque soir, nous allions à l'église, au Salut. C'était le lieu de rassemblement instinctif des habitants, leur refuge, là où ils se soutenaient les uns et les autres. Monsieur le Curé y donnait de bons avis, réconfortait, exhortait à la prière. Chaque soir, il faisait le chapelet par un enfant. Je me souviens que nous sortions la plupart du temps plus sereins. A la sortie, sur la place d'abord puis en suivant son chemin, on commentait les nouvelles, plus ou moins fausses, de la journée. En descendant la route vers la place Saint-Ansery avec Maria la voisine et d'autres que je connaissais à peine, on comptait ses peines et ses espoirs, on apprenait à ce connaître. Le soir achevait de tomber et pourtant, des camions paissaient toujours.



A la maison nous causions encore un peu, essayant de deviner de quoi demain serait fait et nous nous couchions à regret avec notre anxiété.

Dimanche 30 août

Le matin, nous apprenons que de nombreux anglais sont cantonnés à VEZAPONIN. Nous nous promettons d'aller les voir. De nombreux avions survolent la région. L'après midi, nous allons voir les Anglais. J'essaie avec eux mon petit vocabulaire et reviens content. Mais vers 5 heures de l'après midi, le bruit court que des jeunes sont venus de villages voisins prévenir les Anglais qu'une patrouille de 9 uhlans était arrivée à SAINT-AUBIN. Aussitôt, des lanciers anglais partent en patrouille. Bientôt ils reviennent, ne signalant rien de dangereux.



Tout le monde est affolé à la pensée que l'ennemi est si proche. Mais les villageois sont si confiants, que nos quelques anglais nous semblent une force suffisante pour nous protéger. Cependant, bien au fond de nous, nous nous sentons menacés, nous rappelant les fuyards belges qui sont passés hier encore, ces lugubres défilés d'infirmités, de vieillards, de femmes et d'enfants harassés. On ose à peine penser à faire comme eux. Le Maire en a manifesté la possibilité. On se couche chaque soir un peu plus angoissé.

Pendant toute la nuit, des patrouilles de cavaliers anglais continuent d'arpenter la campagne.

Lundi 31 août

Le matin de bonne heure, la plupart des anglais s'en vont. Vers onze heures, des ouvriers rentrent précipitamment au village. Ils racontent que 9 uhlans viennent de leur demander le chemin de CRECY-au-MONT, et qu'ils ont menacé de mettre le feu à la ferme si on leur fournissait de faux renseignements. Le gros de l'armée allemande n'est sans doute pas loin puisque les éclaireurs sont là. Des détachements sont déjà cantonnés à la ferme de SAINT-LEGER, sur le plateau.

On pense alors aux sinistres défilés de belges et de français du Nord et, malgré tout ce qu'ils nous ont raconté, on envisage de fuir devant l'envahisseur. Toutes les horreurs entendues depuis quelques semaines sur l'invasion de la Belgique sèment la peur dans nos esprits.

Où les Allemands s'arrêteront-ils ? Que vont-ils faire de nous ? Iront-ils jusqu'à PARIS et dans combien de temps ? Rien ne semble devoir les arrêter, nous n'avons encore vu aucune unité importante de notre armée. A peine une poignée d'anglais est vraiment passée dans le village. Et ils l'ont quitté, alors qu'on nous parle de régiments entiers d'Allemands. Cette angoisse que n'oublieront jamais ceux qui l'ont ressentie nous amène à décider de partir. PARTIR. C'est le mot qui nous hante maintenant. Jusqu'où ? Comment ? Nous nous promettons de rejoindre la famille à SOISSONS et de partir avec elle vers PARIS ... au-delà de PARIS... Qu'importe, partir, tout est là.

Les larmes aux yeux et sans penser sérieusement aux nécessités matérielles, nous faisons quelques paquets, dans lesquels nous fourrons tout ce qui nous tombe sous la main. Nous oublions d'ailleurs, et l'avenir nous le reprochera amèrement, non seulement des choses utiles mais tous nos plus chers souvenirs : bijoux, photos, papiers de famille, même. On se gêne mutuellement dans nos préparatifs, tant l'affolement est grand.

Enfin vers 1 heure, on dit adieu à la vieille maison natale de grand'mère et la mort dans l'âme, nous nous rendons à la ferme, sur la Place. Grand'mère, Jeanne et moi, accompagnés de quelques voisins rejoignons le gros de la population pour partir en commun avec tous les attelages disponibles à la ferme.

Après quelque attente, on ouvre la grand'porte. Tout le monde à sa place fixée. Nous sommes à la nôtre, juchés sur un tas de ballots, en haut d'un grand chariot à quatre roues, de ceux qui servent au transport des betteraves au temps béni de la paix. On n'attend plus que le cri des charretiers pour que les lourds attelages se mettent en marche, et l'exode du village aura commencé.

Mais à cet instant qui toute notre vie se représentera encore et encore à nos mémoires, c'est



un murmure qui se propage dans la cour de la ferme : « voilà les Allemands ! Que les femmes partent dans les jardins, cachés les enfants ! ». En clin d'œil, il n'y a plus personne sur les chariots ; on fuit à l'aventure vers les bâtiments du fond, on se perd de vue dans les familles, on est fou. Un villageois dit : « ce ne sont pas des allemands mais des anglais sans doute, ils n'ont pas le casque à pointe ». La porte a été fermée, cependant, dès l'apparition des premiers cavaliers.

Ils sont passés, ont demandé de l'eau, et n'ont rien dit, rien fait de terrible, en passant la ferme.

Cette fois plus de doute : voici un peloton de casque à pointe. La panique reprend de plus belle. On se cache, on craint à tout moment de voir le grand portail de la ferme défoncé et l'irruption de guerriers terribles dans les cours se demandant la raison de ce grand rassemblement, brutalisant femmes et enfants, tuant les hommes, qui sait. Je ne me souviens plus exactement de ce que moi, j'ai imaginé à ce moment là. Je me souviens seulement que c'était terrible.

"Cacher les enfants ! Que les jeunes gens passent dans les jardins !"

Pendant ce temps-là, grand'mère déjà à demi impotente à cette époque et toujours à sa place, seule en haut d'un grand chariot déserté. Jeanne et moi ne pouvant guère l'aider à descendre, ils sont si hauts. Nous cherchons un homme de bonne volonté. Hélas, personne, la cour se vide. Tout le monde est prêt à se dévouer mais personne ne voit plus très bien ce qu'il doit faire. On fuit, on se cache, on se tait, c'est tout. Toujours poussés par les autres à disparaître de cette vaste cour dangereuse, nous fuyons comme les autres dans les jardins. Grand'mère, résignée et priant et maintenant presque seule dans la cour.

A tout moment, des femmes croient entendre des bruits d'armes. On écoute, au dehors, les pas des chevaux de la cavalerie qui défile. On cherche à reconnaître la direction qu'elle prend. Un avion allemand évolue à faible altitude, il faut maintenant se cacher sous les appentis, les haies des fusains, de troènes. De temps en temps, on entend de nouveau « en voilà encore ! ». Et l'on craint en engagement en plein village. Même les enfants semblent sentir le danger, aucun ne pleure tout haut. L'instinct de conservation fait agir en commun des personnes qui ne s'étaient données aucun mot d'ordre, à qui aucune recommandation n'avait été faite tant on était loin d'imaginer une pareille surprise.

Vers trois heures de l'après midi, le calme commence à ce faire dans la ferme, mais on se cache toujours. Revenus dans la cour, nous retrouvons grand'mère toujours perchée sur son chariot. Deux hommes consentent enfin à l'aider à descendre. Quelle joie de se retrouver tous sains et saufs après avoir craint le pire. La presque totalité des gens présents s'entassent alors dans une grande cuisine dont l'unique fenêtre donne sur la cour, ce qui empêche d'être vu du dehors. On craint toujours une apparition de lances et de pistolets. Une femme poitrinaire se trouve mal, ajoutant une note de plus à la tristesse du moment. Les enfants effrayés par la panique de leurs aînés se cachent dans les cuiviers restés dans l'arrière cuisine.

Pendant ce temps, des villageois sont restés sur le pas de leur porte. Ils ont donné de l'eau aux allemands. Ceux ci commencent à nous paraître un peu moins terribles que nous l'avions supposé.

Petit à petit, on commence à se rassurer et l'on pense enfin à regagner sa maison. Maintenant, pourquoi quitter le village ? Mais on frémit en pensant qu'il va falloir croiser des prussiens avant de retrouver sa porte.

Une voisine Jeanne et moi nous enhardissons à gagner la terrasse du jardin pour voir des allemands de loin et de haut avant de les affronter sur la route. De là découvrons la place, et quelqu'un nous fait remarquer que les vitres du bureau de tabac ont été brisées. Notre peur se ravive, d'autant plus qu'une personne nous assure qu'ils se sont montrés méchants dans plusieurs boutiques.

Nous nous penchons pour voir le plus loin possible, car depuis que nous sommes là, nous n'avons pas encore vu un seul uniforme gris. Nous apercevons alors au bout du chemin qui longe la ferme, un groupe de cavaliers qui s'éloignent. Nous en profitons pour les regarder à notre aise. Maintenant, il nous faut nous résigner à quitter la ferme. Nous rejoignons grand'mère et après encore un bon quart-heure d'hésitation, nous sortons, remportant nos volumineux paquets. Nous avons le frisson à chaque apparition de soldats. Quand nous rejoignons la grand'route, un peloton assez important de cavaliers nous apparaît. Vite, nous entrons dans la cour de l'aubergiste. Là encore notre peur se ravive nous découvrons une

bicyclette broyée, dont les pneus ont été coupés, hachés rageusement. On nous raconte que c'est la bicyclette d'un tout jeune homme qui s'est jeté dans l'avant garde allemande, puis a fait demi-tour pour fuir plus vite sans penser que cela pouvait naturellement être mal interprété par l'ennemi. Il a été poursuivi dans les jardins, parmi lesquels il se faufile encore. Sa bicyclette a subi le sort qui menace son propriétaire s'il est pris, et si ses explications ne sont pas jugées satisfaisantes.

Le groupe de cavaliers passés, nous reprenons notre chemin. A chaque instant nous croisons des motocyclistes et des patrouilles. Nous ne nous sentons rassurés que lorsqu'ils sont passés.

Une chose que je n'oublierai jamais, c'est l'impression que m'a faite un grand diable de casque à pointe, dressé devant la porte du maréchal-ferrant (laquelle avait forcé), les bras croisés, et nous regardant curieusement, nous et nos bagages. Sa forme herculéenne, son uniforme blanchi par la poussière des routes et sa figure rouge de soldat aguerri ne le faisait voir comme le type parfait de soldat prussien. Le même frisson me parcourait quand je m'imaginais un régiment composé de semblables gaillards.

L'âme en deuil, nous réglions notre marche sur celle de grand'mère et après quelques minutes qui parurent longues, nous arrivâmes enfin à la maison.

La rue du Pré étant un peu à l'écart, tout est calme. Pas un soldat dans ce coin de village. L'armée avance vite, elle ne se détourne pas de la grand'route.

Mais sur cette route, nous voyons passer, au loin, sans arrêt, des bandes de cavaliers. Puis viennent de nombreux bataillons d'infanterie, puis des colonnes d'artillerie et de ravitaillement. Tout cela défile, défile, sur la route de Bagneux, en direction de SOISSONS. La nuit tombée le mouvement continue. Son bruit sourd dans la campagne remplace le silence des autres soirs de vacances, pendant nous entendions que les grenouilles dans les marais. De temps en temps, quelques chansons de route, le ronronnement des roues des grosses voitures et des pièces d'artillerie, les cris de commandement : "HAALT !"

Pensifs, nous écoutons, dans le noir, accoudés à la fenêtre. Paris sera-t-il pris dans huit jours ? Ou avant ?

Un vague espoir nous interdisait de nous coucher, Mêlé à la crainte d'un cantonnement à préparer en pleine nuit. Et puis, nous allions peut-être voir la fin du défilé ? Ou un retour précipité ?

Pourtant, nous n'avions vu qu'une poignée des nôtres ou de nos alliés. Et voici que des milliers de soldats gris étaient là, quel cauchemar...

Nous nous couchâmes enfin, le brouhaha continua. Je ne me souviens pas si nous avons beaucoup dormi cette nuit-là.

Mardi 1^{er} septembre.

Un anglais qui s'était attardé à raconter ses exploits (il avait tué huit allemands sur la patrouille de neuf uhlands passée la veille) est pourchassé par les allemands dans EPAGNY. Il est tué vers deux heures par un coup de feu tiré du cimetière, au moment où il allait gagner les bois sur les rots. Un de ses camarades, motocycliste (lui était à cheval) est parvenu à quitter le village.

Le canon gronde sur SOISSONS, sans doute un bombardement en règle qui commence. En fin d'après midi, la bataille semble se rapprocher et fait rage sur le plateau de Montécouvé. Les habitants effrayés pensent devoir aller se mettre en sûreté (?) Dans les carrières voisines. Les premiers, les plus hardis, reviennent bientôt car des allemands vont et viennent partout sur les routes. On entend bientôt la fusillade distinctement. Des avions évoluent à faible hauteur.

Il fait beau. Quelques petits nuages accompagnent ceux du combat. Mais ce ciel rouge... Il semble être le reflet de ce qui se passe chez nous, entre SOISSONS et EPAGNY. On se demande si c'est vrai, si c'est possible.

Avec la nuit, le combat se calme, nous commençons à nous rassurer et la soirée se passe comme la précédente. Le défilé n'est plus continu, quelques unités de temps en temps. Et dans nos bois, quelques coups de feu, échos de la bataille du jour, nous confirment que le pays appartient à ce démon, la guerre.

Monsieur Lenoir, adjoint au maire, a été menacé de mort si le jeune à la bicyclette n'était pas livré aux allemands.

Du 2 au 11 septembre.

Le bruit court que les Allemands ont remplacé à leur convenance le maire et le préfet de SOISSONS.



Chaque jour nous suivons anxieusement le sens de la marche des troupes. En général ils arrivent de Vézaponin, passent sur la place et redescendent vers le lavoir pour repartir sur Bagneux. Chaque fois qu'une colonne emprunte le sens contraire, un espoir irraisonné naît en nous, aussitôt déçu, d'ailleurs. La colonne suivante, beaucoup plus importante souvent, reprend le sens de l'éternel mouvement.

Un jour cependant le bruit que l'armée anglaise bien cachée dans la forêt de Villers-Cotterêts, y a surpris et battu les Allemands. Ces derniers auraient dû reculer et abandonner beaucoup de munitions.

Vendredi 11 septembre.

Le matin, Jeanne et moi étant allés au bout de la rue, une colonne de cavaliers au grand trot nous apparaît, redescendant la route de Bagneux. Les Allemands reculeraient-ils jusqu'ici ? Nous rentrons chez grand'mère en courant, un peu pour lui dire notre satisfaction d'avoir vu ces cavaliers, beaucoup pour ne pas nous trouver sur leur passage. Bientôt quelques soldats viennent dans notre rue, peu visitée jusqu'ici, afin d'y faire préparer un cantonnement.

Le recul serait-il sérieux ?

Quelle appréhension, à la pensée de loger sous notre toit ces guerriers tellement effrayants. Puis quels affreux moments que ceux premiers contacts.

Nous pensions en loger 3 ou 4. Plus de cent peut-être ont monté et descendu l'escalier des chambres. Plus de trente y ont laissé leurs bagages, logés là, chez nous. En quelques instants, la maison est pleine de paille, les escaliers tout boueux. Nos oreilles sont assourdies par leur dur langage, nos yeux troublés par leurs va et vient continuels, nos esprits effrayés par

chacune de leurs questions. Mais je dois l'avouer, nous sommes un petit peu rassurés par l'air "un peu comme nous" de certains d'entre eux.

La rive droite de l'Aisne, c'est là, paraît-il, qu'ils se cramponnent maintenant.

Du 12 septembre au 8 décembre 1914

La vie est monotone, bien que chaque jour nous jette face à face avec une nouvelle réalité. D'abord, nous nous ressentons de la retraite de Villers-Cotterêts. Puis, les mêmes convois repassent souvent, allant toujours dans la même direction. Nous avons fréquemment des soldats à loger. La première fois, la maison est remplie de soldats au premier étage, plus cinq officiers et sous-officiers. Pendant leur séjour (de trois jours), sur l'invitation d'un soldat, nous allons assister à une messe militaire en plein air, célébrée dans un pré, derrière la ferme. Très étrange souvenir.

Chaque jour il faut faire la queue au moulin où les habitants de cinq ou six communes viennent chercher leur pain. Le commandant de la place fait souvent renouveler des "ordonnances" au sujet des signaux de lumière sévèrement interdits.

Plusieurs fois passent des prisonniers français. Nous sommes navrés de les voir aller atterrir ou et pour combien de temps, après avoir souffert au combat. J'en ai vu pleurer un, un vieux, barbu. Il attendait depuis plusieurs jours la triste nouvelle de la mort de son père. Quand, maintenant, serait-il en contact avec sa famille ?

Quelques obus d'artillerie lourde arrivent, de temps en temps, jusque chez nous. L'un d'entre eux tombé dans le marécage proche du petit lavoir, nous a tant effrayé en soulevant une énorme quantité de terre que nous sommes restés deux heures dans la cave. Inutilement, car rien d'autre n'est tombé ce jour là.

Souvent vers le soir, la bataille redouble. Dans les feux du soleil nous cherchons avidement à interpréter quelques indices du combat. Mais le village est dans un trou, et nous ne voyons jamais que les flocons blancs des tirs contre avion. Avec quelle anxiété suivons-nous souvent le tir sec de leurs pièces, qui nous paraît tellement menaçant pour nos aviateurs.

Quand la nuit tombe, la fusillade paraît souvent déborder du village jusque vers la ferme de Saint-Léger. Ces soirs là, plus le canon tonne, plus nous sommes contents. Les Français paraissent avancer. Peut être serons délivrés cette nuit ? Hélas ces illusions, de moins en moins fréquentes, finissent par disparaître : chaque lendemain matin, le canon et la mitrailleuse se font entendre du côté de TARTIERS, comme la veille à la même heure.

Un jour, tous les hommes sont emmenés sur la Place. On les fouille avec minutie. Les femmes sont tenues à l'écart et ne peuvent même pas ajouter un mouchoir au ballot prévu pour un départ habituel. Je suis du nombre, et j'ai treize ans et demi. Après plus d'une heure d'attente angoissée, nous sommes tous renvoyés chez nous.

Quelques jours plus tard, nouvelle rafle, mais cette fois, pas d'exception pour les femmes. Mais ce jour là, la chance est avec nous. Nous avons logé des hommes et des officiers du 27^{ème} régiment d'infanterie (bavarois je crois), et ils nous aident à échapper à cette condamnation dans les deux granges ou tout le village doit être concentré. « Que la petite demoiselle se couche », nous dit une ordonnance, « et nous dirons tous qu'elle est malade et que vous la soignez ». Le soir, le lieutenant modifie la manœuvre. « Il vaudrait mieux que ce soit le jeune homme, qui soit malade ». Et Jeanne aussitôt, de me « passer sa maladie ». Cet officier vieux père de famille, a sans doute pitié de notre malheureux trio et il invite Jeanne à partager son repas du soir.

Le lendemain matin, nous constatons que toute la rue du Pré, oubliée, a échappé à la rafle. Par précaution, je demeure « malade ».

Un peu plus tard, le 27^{ème} s'en va précipitamment. Je me "rétablis".

Peu de temps après, l'officier revient à ÈPAGNY. Sa chambre chez nous étant occupée, par un autre officier, il loge chez le père Crépin. Le soir, il vient nous chercher, Jeanne et moi, pour dîner avec lui. Nous sommes servis par les ordonnances, dont l'un est séminariste. Officiers et ordonnances nous paraissent avoir de bons rapports entre eux, et être des gens bien élevés. Le lieutenant nous dit qu'il est comme nous catholique, et il demande à Jeanne si elle prierait pour lui, en rappelant la parole du Christ « vous prierez pour vos ennemis ». Nous avons entendu dire, par la suite, que cet officier était rentré en Allemagne pour y instruire les jeunes recrues. Il n'était pas fait, d'ailleurs, pour tuer des Français. Les hommes que nous logeons ensuite (36^{ème} d'infanterie) sont eux aussi, en général, sociables. Le soir, ils viennent faire la causerie avec nous et nous font goûter leur " bavaroise ". Ils sont vite remplacés par d'autres, beaucoup moins sympathiques. Le Feldwebel du 27^{ème} et un de ses cuisiniers que nous avons surnommé Rigolo nous rendent visite un soir, en passant. Ils nous racontent tant bien que mal leur vie de soldat et ne nous laissent pas ignorer qu'ils ont attrapé des poux "dans le Mareuil "(la ferme de Mareuil). Les nouveaux installés, du 27^{ème}, eux aussi, vont et reviennent, selon leur tour de relève en ligne, alternant avec des troupes d'une autre unité qui ont le même cantonnement.

Depuis que la plus grande partie de la population a été enfermée dans les granges gardées, nous sortons peu, moi surtout. J'en attrape des sortes de névralgies qui m'obligent à sortir un peu, mais seulement dans le jardin. J'en profite pour ramasser du bois que les soldats ont sorti de la halle afin de faire de la place pour leurs chevaux. Les nouveaux soldats que nous logeons sont plus bourrus que jamais. Je pense qu'ils nous verront partir d'un air narquois le jour où nous serons évacués.

Mardi 8 décembre 1914

Ce jour là, grand'mère fait beaucoup de difficultés pour quitter sa maison natale. Elle ne se décide que pressée par nous deux, plus Marie Béline qui s'efforce de lui faire admettre que de toute façon, sa résistance sera inutile.

Des sentinelles, baïonnettes au canon, sont déjà placées devant toutes les portes. D'après les ordres, toute la population doit être rassemblée sur la Place à 3 heures, heure allemande. Grand'mère s'est enfin décidée la mort dans l'âme, c'est pire qu'au mois d'août puisque cette fois-ci, c'est pour nous éloigner de PARIS, où habite la demi-sœur de maman. Nous faisons quelques paquets, trop volumineux et trop lourds pour être portés, mais bien trop petits pour emporter tout ce que nous voudrions soustraire aux occupants de la maison. Un peu de linge, quelques provisions, des vêtements chauds et des couvertures, et même des édredons, je me souviens. Que de fois nous regretterons par la suite d'avoir laissé bijoux et photographies !



Sur la Place, quelques chariots en forme de V, mal bâchés, où les femmes et les vieillards se logent, serrés, ainsi que les infirmes. Je reste derrière celui où sont montées Grand'mère et Jeanne.

Le convoi se met en route sur les chemins pénibles, mouillés par la pluie récente. Nous marchons ainsi jusqu'à la nuit, nous demandant où nous emmènent les soldats qui nous escortent. Ils parlent un peu avec nous, mais donnent l'impression de ne pas trop le savoir eux-mêmes.

Enfin, à la nuit noire, nous arrivons de la ferme de Malotel, près de Crécy-au-Mont. Le triste convoi entre dans la cour. Des officiers tentent de faire un laborieux appel, et séparent les hommes des femmes. Je suis envoyé avec les hommes à la bergerie, et nous nous demandons si nous nous retrouverons tous les trois demain matin.

Quelques personnes un peu hardies ayant réussi à circuler dans la ferme, je parviens à savoir où sont Grand'mère et Jeanne. Je vais les retrouver dans un vaste grenier, et les 40 personnes

qui partagent notre "chambre " y passeront une nuit mémorable. C'est un immense grenier, et dans un coin il reste quelques bottes de paille qui serviront de lit à quelques uns. Une grande marmite de fonte servira de cabinet d'aisance, que chacun content d'utiliser à un moment ou un autre pour éviter de descendre. Dans la cour, il y a des plantons. Marie Béline et nous trois partageons comme oreiller les grands sacs qui contiennent toutes nos richesses. Nous dormons de temps en temps, vaincus par la fatigue, mais sommes vite réveillés quand un plat ou une casserole dérangée nous roule sous la tête. Tout le monde a des bougies dans ses bagages : de temps en temps, quelqu'un en allume une, et nous mangeons un peu, pour passer le temps. J'avais dans la poche de mon pardessus quelques "galettes", faites avec du blé moulu dans le moulin à café, et sans levure. Nous en avons grignoté une bonne partie de la nuit.

En plus des allemands, occupants habituels de cette grande ferme picarde, nous avons appris que les habitants d'une quinzaine de petites communes étaient entassés dans la maison-même et dans les dépendances.

Mercredi 9 décembre 1914

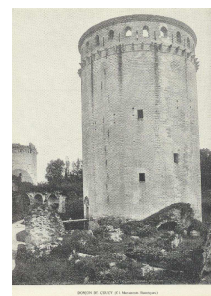
Vers 7 heures du matin, quelques ordres parvenus au hasard dans quelques coins du grenier font descendre tout le monde. Nous avons encore bien du mal à ne pas nous trouver séparés car Grand'mère est bien lente.

On fait la queue aux roulantes pour toucher un peu de mauvais café, mais il a l'avantage d'être chaud. Il nous aidera à supporter le petit brouillard, et la pluie fine qui tombe par instants.

Sans savoir exactement, nous nous retrouvons sur la route, dans les mêmes conditions d'hier au soir. Notre exode continue. Je ne connais pas cet endroit mais j'apprends par mes voisins que nous avons quitté les chemins de la ferme, et que nous nous dirigeons vers Coucy-le-Château.

Quel tableau que ce défilé ! Dans un virage, j'aperçois toute la colonne de quelques uhlands, lance en main mais pas trop mauvais diables quand même, essaient de ressouder, pressant les retardataires. De petits champs et des bouts de prairies placés en contre bas du virage sont remplis de paquets éventrés : du linge, des ustensiles de cuisines, que certains avaient emportés et ne pouvaient déjà plus porter.

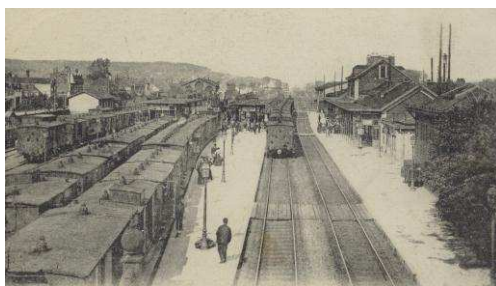
Sur la grande route, deux colonnes dans le genre de la nôtre viennent nous rejoindre, arrivant de petites routes transversales. Dans une heure ou deux, maintenant, tout ce monde défilera sous les tours du château féodal du Sire de Coucy, dont je contemplerai le donjon pour la première et la dernière fois (il a été un peu détruit pendant la guerre).



Quel spectacle, encore que la cour de la gare de marchandises de Coucy ! La population d'une vingtaine de villages sans doute, pas nourrie, par lavée, y fourmille. Les heures que nous passons là au milieu de nos paquets nous paraissent éternelles : nous nous demandons, pour combien de temps, et comment nous y vivrons.

LE JOURNAL TRANSCRIT AU PROPRE APRES LA GUERRE S'ARRETE LA. JE REPRENDS LES NOTES A GUISE, AU CRAYON, SUR UN CAHIER DE BROUILLON DE MAUVAISE QUALITE ET PAS TOUJOURS TRES LISIBLES.

Dés wagons à bestiaux munis de bancs nous attendent. Pas de paille. On y monte vers trois heures, et vers quatre et demie, on part vers Chauny. Mais arrivés au rond point d'Orléans, retour à Coucy, d'où l'on repart peu à prés vers la même destination. Arrivés à Folembay, nouveau retour vers Coucy. On en repartira pour Laon, puis vers Guise, mais on reviendra à Laon pour se diriger vers La Fère ...La nuit tombe, le voyage continu. On passe à Versigny, Tergnier, Saint-Quentin, Bohain, Wassigny, Guise.



Jeudi 10 décembre 1914.

Vers deux heures du matin, on descend à Guise pour se ravitailler en eau. On n'a pas bu depuis Crécy. On reçoit aussi un morceau de pain, cadeau de la ville de Guise, qui nous accueille avec compassion. Mais nous sommes toujours dans nos wagons, sans savoir ce que nous devons faire. Certains prétendent que nous devons tous être logés dans Guise ou ses environs, d'autres disent que ceux qui ne trouveront pas de place continueront sur la Belgique, voir même l'Allemagne. Vers dix heures du matin, des amis viennent nous prévenir qu'ils ont un logement, et ils nous invitent à les suivre. Nous arrivons chez Madame Marcoux, chez qui nous faisons la popote, et le soir, nous couchons sur la paille. Mais ce soir, nous avons du feu, et la ville nous accorde deux livres de pain par personne.

GUISE

Vendredi 11 décembre 1914.

Séparation : Grand'mère et deux autres vieilles dames sont acceptées par l'ambulance de l'Ecole Supérieure. Elles seront logées, nourries et couchées. Un ambulancier, Monsieur H. Lhotte, nous prend en charge, Jeanne et moi. Nous verrons Grand'mère chaque jour.

Samedi 19 décembre 1914

Des blessés étant annoncés, les vieillards doivent quitter l'école supérieure pour un village voisin. Grand'mère et la cantinière sont acceptées en ville par des particuliers. Grand'mère et moi sommes accueillis par Madame Duval, charcutière, et Jeanne reste dans la famille Lhotte. Nous mangeons chez la charcutière mais logeons chez Madame Veuve Leleu, qui vit depuis le début de la guerre à Saint-Quentin. Monsieur et Madame Hombrouck, nous nouveaux voisins, nous promettent leur aide au cas où nous en aurions besoin. Nous sommes remplis de reconnaissance, et ne les oublierons jamais.

(L'amitié a survécu, quand mon père s'est brusquement trouvé veuf avec un bébé et une fille de quatre ans, ses amis de Guise nous ont invité pour le réconforter un peu. Je me souviens être passé de bras en bras et avoir été terriblement gâté pendant ce séjour.)

1^{er} janvier 1915.

Triste Jour de l'An. C'est le moment où habituellement, toute la famille est réunie. Ici, sans nouvelles des nôtres, l'exil nous semble plus cruel que les autres jours.

20 janvier 1915.

Tout le monde mange du pain de seigle. Interdiction aux boulangers de vendre du pain de froment, il est réservé aux blessés.

25 janvier 1915.

On est rationné : 150 grammes de pain de seigle par jour et par adulte, 90 grammes pour les enfants de moins de douze ans.

27 janvier 1915.

Fête de Guillaume II, empereur d'Allemagne. Décorations portant cette inscription : "Gott strasse England" (Dieu punisse l'Angleterre, ce qui est assez drôle si l'on se souvient que Guillaume a pour Grand'mère maternelle la Reine Victoria !)

29 janvier 1915.

Les Allemands doivent amener 4000 blessés au Familistère (*). Les habitants déménagent, on parle de les évacuer sur Fourmies. (Fausse nouvelle !)

() La principale source d'emplois de Guise était la fabrique de célèbres poêles ronds Godin. Monsieur Godin était un précurseur, et bien avant 1900, avait fait construire pour son personnel des logements sociaux très ingénieux, «Le Familistère» (depuis peu, une partie du bâtiment a été transformée en musée).*

1^{er} février 1915.

Jeanne couche maintenant avec nous dans l'appartement Leleu, et mange chez les Hombrouck.

3 février 1915.

Le canon tonne plus fort que d'habitude. Cela remet du baume au cœur.

9 février 1915.

A partir d'aujourd'hui, je fais la classe à Yvonne Simonin, sept ans, petite fille des Hombrouck.

17 février 1915.

Grand mouvement de troupes aux alentours. On nous dit que le 46^{ème} régiment français d'artillerie s'est battu à Vailly, et qu'on a vu des batteries volantes du 42^{ème} d'artillerie à Mesbrecourt.

18 février 1915.

Madame Simonin fille des Hombrouck et femme d'un adjudant français, reçoit des nouvelles de son mari, qui est prisonnier en Allemagne.

Lundi 22 février 1915.

Pour un carreau qu'un gamin avait cassé et refusé de rembourser, un vieux monsieur d'Iron avait juré de se venger. Il est allé à la Kommandantur de Guise déclarer que 11 Anglais sont cachés dans la ferme des parents du gamin. La famille, les Anglais plus un garçon de 17 ans vivant chez eux sont attachés, faits prisonniers. Le cortège est passé devant nos yeux... Ces Anglais étaient à Iron depuis peu. Ils avaient vécu dans les bois un bon moment. Ils avaient encore leurs armes, mais n'ont pu s'en servir car ils ont été capturés au moment où ils étaient en train de réparer leurs chaussures !

Jeudi 25 février 1915.

Les Anglais et le père de la fermière d'Iron seront fusillés !

Le bruit court que les « émigrés » (c'est à dire nous) vont rentrer « en France » par la Suisse. Voyage gratuit jusqu'à la Suisse, ils se débrouilleront ensuite. On entend le canon comme

jamais depuis notre arrivée ici. Les Français auraient avancé de 15 kilomètres sur la ligne de Neufchâtel. C'est aujourd'hui le dernier délai pour que les agriculteurs livrent leur récolte de blé à la Kommandantur. Pour le 10 mars, les osiers doivent être coupés.

D'après l'"Amsblatt moniteur", journal publié tous les samedis par la Kommandantur, la fermière d'Iron est condamnée à trois ans de maison de correction en Allemagne, sa fille a un an, le jeune homme à deux ans. La meunière d'Iron, qui avait nourri les Anglais, est condamnée à cinq ans, et sa fille à un an de prison.

1^{er} mars 1915.

Quelques émigrés partent par la Suisse pour rentrer en France. On dit qu'il y aura d'autres départs mercredi et samedi.

Mercredi 3 mars 1915.

Nouveau départ d'émigrés.

Samedi 6 mars 1915.

Grands mouvements de troupes.

Dimanche 7 mars 1915.

Deux milles Allemands nouvellement habillés et non armés logent à Guise et aux environs : Une nouvelle classe probablement.

Lundi 8 mars 1915.

De l'artillerie est passée toute la nuit, se dirigeant vers Etreux. On attend 3200 hommes nouvellement habillés. Beaucoup de troupes venant du nord et allant en direction de Vervins défilent dans Guise, musique en tête.

Mardi 9 mars 1915.

Tout l'après midi, il passe des hussards, des uhlands, puis de l'artillerie et du ravitaillement. Le soir des soldats avec leurs chevaux logent dans les écuries de Monsieur Duval, le charcutier qui nous a aidés le premier jour. Les officiers et leurs ordonnances logent dans la maison même. Les soldats cherchent à se loger dans toutes les maisons.

10 et 11 mars 1915.

Beaucoup de manœuvres dans les environs.

Vendredi 12 mars 1915.

J'ai 14 ans... Pendant que je suis dans la rue, Guillaume II passe devant moi en auto ! Les mouvements de troupes continuent.

Samedi 13 mars 1915.

Nous reconnaissons des soldats qui ont logé chez nous à Epagny. Ils nous disent que Novvron est Français, et Vezaponin kaput.



Guillaume II

Dimanche 14 mars 1915.

Le commandant qui a logé chez nous à Epagny passe sous nos fenêtres avec sa compagnie, musique en tête. Ils portent leurs drapeaux vers la maison du colonel.

Mardi 16 mars 1915.

On dit que Guise est centre de ravitaillement à la place de Chauny. Beaucoup de mouvement.

17 18 19 mars 1915.

Le mouvement continue.

Samedi 20 mars 1915.

La division de la Kommandantur part pour une marche de deux jours. Il passe sur l'Oise des barques allant vers le sud. 7000 hommes au moins dans les environs. Toujours du mouvement. Il passe 4 ou 5 gros canons qui ont au moins 3 mètres de long, ils sont plus hauts qu'un homme. Par ordre de la Kommandantur défense demain dimanche de sortir en direction de Chanlieux et Puissieux. Des manœuvres auront lieu et l'on y tirera au fusil. Mardi, tous les soldats partiront et seront remplacés par d'autres, encore plus nombreux. D'après l'expression d'un Allemand, Guise sera « un grand casernement ».

Dimanche 21 mars 1915.

Ce que j'ai nommé hier gros canon ne doit pas être autre chose qu'un réflecteur. Les soldats partis avant hier en manœuvre sont rentrés.

Mardi 23 mars 1915.

Un soldat parlant français nous a dit qu'il était récemment à Blérancourt. Ils ont eu une alerte, ont été envoyés à Mulhouse, puis renvoyés à Guise pour reformer une division. Il dit que Belfort et Verdun n'ont jamais été Allemands. D'après lui, la guerre ne peut plus durer beaucoup plus de deux mois. Il n'a pas bon espoir de voir l'Allemagne gagner car l'active n'existe plus chez eux, et l'Angleterre empêche tout arrivage de vivres.

Il paraît que les Allemands ont été vaincus sur Pommiers. Ils ont tiré sur la cathédrale de Soissons, bien que le drapeau de Genève y soit planté. Cela a probablement donné un fougueux élan au Français et leur a apporté la victoire. Pour excuse les Allemands prétendent qu'ils croyaient avoir vu un poste dissimulé dans la tour de la cathédrale ...



Mercredi 24 mars 1915.

5000 cavaliers vont paraît-il arriver, ce qui portera la garnison de Guise à 12000 hommes.

D'après les dépêches allemandes, après un long siège, les Autrichiens ont du se rendre aux Russes avec canons et munitions car ils n'avaient plus de vivres, a la forteresse de Premysle (? Orthographe non garantie).

Les soldats qui sont à Guise en ce moment avaient reçu ordre de faire route vers Soissons, mais il y a eu contre ordre, ils seront probablement dirigés sur la Russie.

Jeudi 25 mars 1915.

Le matin, il passe de nombreuses ambulances, une dizaine, avec leurs ambulanciers et leurs chiens. Vers onze heures trente, Guillaume II passe en voiture découverte en direction de Saint-Quentin. Il repasse vers trois heures de l'après midi. Il est venu donner ordre à ses troupes de partir le vingt sept, mais seuls les officiers les plus haut placés connaissent la destination.

Vendredi 26 mars 1915.

Triste anniversaire de la mort de grand'père, deux fois plus triste que si c'était en temps ordinaire. Heureusement qu'il n'est pas là pour souffrir, peut-être encore plus qu'en 1870. Par un si beau temps, que de souvenirs en ma mémoire ! Les promenades du jeudi et du dimanche, les devoirs à la maison dans la salle calme et sereine, pendant que la famille vaque à ses occupations, les salles du collège ou filtre le soleil à travers les stores, le feuillage épais des marronniers...

Il y a juste deux ans, la famille était dans la douleur, grand'père venait de succomber. Quelques jours plus tard, nous étions réunis à Epagny avec les amis pour le conduire à sa dernière demeure. Il y a un an la famille réunie pleurait encore le deuil récent. Cette année, les corps sont séparés mais les esprits ne le sont pas.

Samedi 27 mars 1915.

Les troupes s'en vont, dans plusieurs directions, les unes à pied, les autres en train.

Dimanche 28 mars 1915, les Rameaux.

L'après midi, nous portons du buis et des bouquets sur les tombes des soldats Français.

Dans le journal : toute personne âgée de plus de quinze ans devra toujours porter sur elle sa carte d'identité. Elles seront bientôt délivrées.

Lundi 29 mars 1915.

Allons à la messe de sept heures pour l'anniversaire de l'enterrement de grand'père.

Il va encore arriver 10000 soldats, et aussi des blessés.

Mardi 30 mars 1915.

Sur les dépêches allemandes, on lit que les Russes ont été repoussés à Tilsitt, et que les Français ont avancé en Alsace. Un soldat Allemand cherche des logements pour les officiers. (Suivent, comme souvent, deux lignes écrites en sténo duployer, que je ne sais pas déchiffrer).

Mercredi 31 mars 1915.

Des vaches, arrivées ces jours-ci, viennent paraît-il de Russie, où elles étaient mal nourries. Il y en aurait 2000.

Vendredi 2 avril 1915.

Le quatre vingt quatrième et le vingt septième allemands auraient été anéantis juste après avoir quitté Guise. D'après l'Amsblatt Moniteur, les Allemands ont repris la ville de M ? , avec le butin des Russes qui, disent-ils, se compose principalement de femmes, d'enfants et de bestiaux. Lens est allemand, j'avais oublié de le noter. Dans les Vosges, les Français ont gagné du terrain, mais les Allemands ajoutent qu'ils le reprendront probablement bientôt.

Dimanche 4 avril, Pâques.

De nombreux petits groupes de cyclistes et de cavaliers vont du sud vers le nord. Le canon tonne très fort. Des femmes disent avoir entendu des mitrailleuses. Celles de la bataille ?

Lundi 5 avril 1915.

Le matin, le 270ème d'infanterie et le 60ème d'artillerie, avec une section d'ambulanciers passent, direction Etreux. Certains disent que les émigrés partis pour la France sont à Toulon, d'autres disent dans la Nièvre.

Mardi 6 avril 1915.

Un blessé soigné à Guise puis en Allemagne a donné de ses nouvelles, il va bien et espère être rapatrié. On n'emploiera plus de françaises pour faire le ménage dans les hôpitaux de la ville. Les blessés seront envoyés en Allemagne, en commençant par les plus atteints. Deux sont en ce moment à l'article de la mort.

Mercredi 7 avril 1915.

D'après une lettre perdue par un Allemand et traduite par celui qui l'a trouvée, un cheval coûte en ce moment en Allemagne 2000 Marks (soit environ 2500 francs) et les vaches sont très rares.

Jeudi 8 avril 1915.

Vers cinq heures du soir, un train d'émigrés est arrivé. Les pauvres étaient déjà réfugiés dans un village, qu'ils ont dû à nouveau quitter. Ils vont être envoyés dans les environs et espèrent rentrer en France par la Suisse.

Vendredi 9 avril 1915.

Un maire vient d'être mis à l'amende, puis emprisonné, pour avoir conservé du blé qui a moulu pour lui et ses administrés. Un autre maire a subi une punition semblable parce que l'un de ses administrés faisait du pain blanc.

Samedi 10 avril 1915.

D'après l'Amsblatt Moniteur, la France n'a pas pu se relever de la guerre de 1870 et ne pourra pas cette fois-ci non plus.

Sur ordre de l'inspecteur d'Etapes, les habitants doivent saluer tous les officiers, médecins et fonctionnaires. Interdiction absolue de manger du pain blanc. Dans l'après midi, on enterre un artilleur mort à l'hôpital après sept mois de souffrances. Les Allemands lui rendent les honneurs.

Dans la gazette des Ardennes, un article intitulé « justice de haine » explique que les Allemands menacent de se venger sur les prisonniers Français, les habitants des territoires occupés et les Français qui se trouvent en Allemagne parce que le conseil de guerre Français a condamné deux Allemands à cinq ans de prison pour pillage et vol. D'après une lettre de ces officiers qui aurait traversé les lignes, les prisonniers Allemands doivent demander l'autorisation au ministère de la guerre pour se faire soigner les dents, ils portent des habits que personne n'oserait toucher et peuvent rarement se laver.

Dimanche 11 avril 1915.

On manque de pain.

Cet après midi en promenade, on nous a chassés de la route de Monceau, de celle de Villers, (ou nous allons d'habitude sans passeport). Nous n'avons pu aller que sur la route de Lesquielles. Nous avons vu deux tombes d'Anglais.

Mardi 13 avril 1915.

Hier il était un aéroplane allemand, mais on apprend qu'on a lancé des bombes sur la gare de Busigny. Le chef de gare (allemand probablement) et deux autres soldats tués.

Ordre de la Kommandantur : tout possesseur de pigeons doit immédiatement les tuer. Les rassemblements sont absolument interdits. En ville, trois ou quatre personnes parlant ensemble seront aussitôt dispersées par la police.

Mercredi 14 avril 1915.

On emmène les blessés allemands les plus gravement atteints, demain on enlèvera les Français. A Busigny, sept tués dont six soldats et le chef de gare, et plusieurs blessés.



Jeudi 15 avril 1915.

On entend sur le canon sur Laon et Saint-Quentin. Vers six heures passage d'un aéroplane.

Vendredi 16 avril 1915.

Hier, un aéroplane a bombardé la gare de Saint-Quentin, qui complètement brûlée. Quinze civils, un enfant, dix soldats de tués et trente trois blessés. On voit que les Français ne sont pas tout à fait morts ! Cinq aéroplanes sont passés ici.

Samedi 17 avril 1918.

Lors d'une réunion de maires et du gouverneur, il est décidé que des comptoirs américains seront établis à Guise. Cinq aéroplanes aujourd'hui. Les bureaux de la gare sont déménagés. Les Allemands emmènent encore des blessés Français en Allemagne, en vue d'échanges de prisonniers, disent-ils.

Dimanche 18 avril 1915.

D'après le moniteur des Allemands, le général Joffre espère être au cœur de la Belgique dans trois semaines.

Ce que j'avais pris pour un avion hier au soir vers 10 heures était un dirigeable. Il y a paraît-il pour cher des dégâts à Saint-Quentin. Le feu a été mis par trois avions. Le premier a repéré, le deuxième a jeté du liquide inflammable et le troisième a lâché quatre bombes. Quand les avions sont repartis, les femmes leur envoyaient des baisers, au nez et à la barbe des Allemands. Plusieurs d'entre-elles ont été emprisonnées. Le bombardement a eu lieu à trois heures et les munitions allemandes ont sauté toute la nuit.

La cantinière dit que Fontenoy, Cuisy et Pommiers sont Français, mais par encore Pasly (villages très proches de Soissons).

Les Français seraient fort avancés en Allemagne en direction de l'usine Krupp.

Lundi 19 avril 1915.

Journée calme. A Saint-Quentin, le bombardement de la gare aurait été facilité par la trahison d'un officier Allemand ?

Mardi 20 avril 1915.

L'Empereur Guillaume aurait un cancer de la gorge ?

Les Allemands ont encore découvert un Anglais, en civil cette fois. On va faire entre le pensionnat de M..., transformé en lazaret, et l'école supérieure, autre lazaret. Il est indiqué sur les dépêches allemandes que leurs avant-postes ont dû se replier devant des forces considérablement supérieures en nombre du côté de Verdun. Ils ont reculé en plusieurs points devant les Anglais. Comme d'habitude, certaines attaques françaises ont été repoussées. Les Turcs auraient coulé un vaisseau grec (donc, les Grecs sont entrés dans le jeu ?). On entend très fort le canon sur Noyon.

Mercredi 21 avril 1915.

On entend encore le canon. D'après les dépêches allemandes, les Allemands ont, comme d'habitude après leurs reculs, repris leurs positions. On annonce aussi la capture de l'aviateur Français GARROS. Il a dû se poser en territoire envahi à cause d'une panne de moteur.

Vendredi 23 avril 1915.

Il paraît que dans un combat aux environs de Verdun, les Français ont perdu 30000 hommes et les Allemands 150000. On dit qu'actuellement, les combats ont lieu en Belgique. Tous les soldats des environs de Boué sont partis vers deux heures du matin à la suite d'une alerte lancée par un de leurs avions. Il n'y a plus de troupes de réserves au sud d'Avesnes, mais il doit y en avoir au nord.

Samedi 24 avril 1915.

D'après le journal, les combats ont lieu principalement sur Verdun. (La trahison d'un général Français a été découverte au beau moment, paraît-il), et sur Ypres. Dans les Carpates, les Russes subiraient beaucoup de pertes.

Dans l'officiel, on lit qu'à l'abattoir, les viandes devront être examinées minutieusement. On devra laisser les boyaux de chaque bête à côté d'elle, pour savoir à qui ils

appartiennent. Interdit aux bouchers et charcutiers de porter les couteaux à leur bouche, et de souffler les mous avec la bouche.

Dimanche 25 avril 1915.

On entend le canon dans toutes les directions.

Lundi 26 avril 1915.

Voici les vers qu'un blessé Français a écrits avant de quitter Guise pour l'Allemagne :

La Belgique aura l'honneur
Les Russes seront vainqueurs
L'Angleterre aura la gloire
Et la France, la victoire

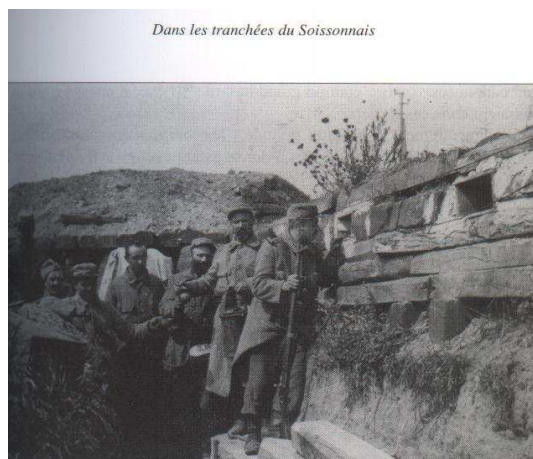
La Turquie aura » la peau »
L'Autriche du « Marceau »
Et pour que rien ne se perde,
L'Allemagne, elle, aura la M.....

Mardi 27 avril 1915.

Monsieur Duval me dit qu'on demande aux bouchers et charcutiers de déclarer combien ils ont tué de bêtes au cours du premier trimestre 1915.

Mercredi 28 avril 1915.

Les combats se tiennent actuellement surtout sur Ypres et Reims. A Ypres, les Français auraient tiré sur toute la longueur des tranchées allemandes, 16 obus sur 1 mètre de large. De nombreux allemands sont devenus fous. Il y en a 2 ici. On voit rarement d'autres blessés venant d'Ypres. Des renforts auraient quitté Ypres pour Reims.



Jeudi 29 avril 1915.

On dit que les Français ont forcé les Allemands à sortir de leurs tranchées vers Soissons et que sur Laon, les Allemands se tiennent prêts à partir. Les Français auraient bombardé et incendié le château de Marchais, croyant que Guillaume y était.

Vendredi 30 avril 1915.

J'ai oublié de noter que l'Anglais capturé il y a quelques jours a été fusillé à Etreux, et ses autres envoyés en Allemagne. Les Allemands auraient encore capturé plusieurs Anglais ce matin à Vadencourt. A Saint-Quentin, on évacue entièrement certains quartiers. Tous les soldats ne sont approchables ! Le soir, à 7 heures, heure française, tous les volets et ouvertures doivent être fermés. Il y a quelques jours, on avait encore du pain blanc. Aujourd'hui, il est gris et demain, il le sera encore plus.

Samedi 1^{er} mai 1915.

Vers huit heures un quart, un aéroplane allemand (ou une imitation) a survolé Guise en tournoyant, il semblait explorer. Le soir vers six heures il en est passé un deuxième, mais qui a suivi son chemin directement. Il paraît qu'on a tiré sur eux, ce serait donc des imitations, montées par des aviateurs Français.

Dimanche 2 mai 1915.

On entend le canon entre Reims et Noyon. Les allemands emportent pour 100000 francs de farines, qu'ils nous prennent. Ces farines leur ont déjà été rachetées. Pour avoir du pain, et quel pain, il faudra donner 5000 francs par semaine, et on a calculé que de cette manière, le pain aura été racheté 3 fois. La semaine prochaine, il coûtera 0,45 la livre.

On dit que les Français occupent la forêt de Samoussy, près de Laon. Les officiers allemands de Guise ne vont plus recevoir de correspondance. A Saint-Quentin, les hommes de 17 à 45 ans devaient se rendre cet après midi à la caserne afin d'être embarqués pour l'Allemagne. Des soldats prétendent qu'on fera aussi émigrés les habitants de Guise.

Lundi 3 mai 1915.

Vers 5 heures du matin, il passe un aéroplane, probablement anglais, à 7 heures un autre et à 8 heures et demi un troisième. Des Américains viennent à Guise au sujet de la question pain blanc et aussi pour les Comptoirs. On évacue Saint-Quentin, et 2 millions sont demandés à la ville parce que de nombreux civils sont suspectés d'avoir su qu'on allait bombarder la gare. En Allemagne, le beurre vaut 1 mark 90 et la graisse de porc 1 mark 60.

Mercredi 5 mai 1915.

La ligne de feu est à 19 ou 20 km de Cambrai. On commence à distribuer les cartes d'identité aux personnes de plus de 15 ans.

Jeudi 6 mai 1915.

Sur leurs dépêches, les Allemands disent qu'ils poursuivent les Russes. Ils ont fait dans les Carpates 30000 prisonniers. Journée calme.

Vendredi 7 mai 1915.

On dit que les Français sont à Athies sous Laon. Il paraît qu'un grand coup va se produire ces jours ci entre Laon et Saint-Quentin. La kommandantur demande à la ville 25000 francs pour demain matin 10 heures. Les amendes pleuvent. Les Allemands accordent aux civils Français le droit de rester devant leur porte jusqu'à 9 du soir. Obligation de vacciner les enfants de moins d'un an et de revacciner ceux de moins de 11 ans qui n'ont pas été vaccinés avec succès.

Dimanche 9 mai 1915.

On doit avoir du pain complet mardi, à raison d'une demi livre par personne. L'après midi en promenade, nous visitons l'église de Beaurain. Elle a été brûlée par les Allemands. Ils voudraient faire croire que le feu est dû à des bombes, mais sont trahis par les bidons de pétrole qui sont encore là ! On voit bien qu'elle a été brûlée, il n'y a plus de toiture. Avec les tours sur les coins, elle a l'air d'un petit château féodal en ruine. Mais si l'on entre, on ne voit plus debout que la statue de Jeanne d'Arc à gauche de la porte, celle de la Sainte

Vierge à droite, et au fond, une partie de l'autel. Toutes les grilles et candélabres ont été tordus par les flammes. Les vitraux sont brisés, ce n'est plus qu'un amas de pierres, cendres, ardoises et toutes sortes de débris. C'est le travail de vandales.

Lundi 10 mai 1915.

Il paraît que plusieurs pays ont encore déclaré la guerre à l'Allemagne.

Mardi 11 mai 1915.

On a du pain complet, mais il y a encore de l'ancienne farine dedans. Il sera plus beau dans quelques jours. Les émigrés doivent aller chercher leur carte d'identité cette après midi. Ce ne sont pas les mêmes que celles des habitants de la ville. Les Français auraient attaqué partout avec de très grandes forces, d'après les dépêches d'hier. Les Allemands auraient subi une défaite du côté de Soissons.



Mercredi 12 mai 1915.

On entend le canon sur Hirson. On dit que l'Italie a déclaré la guerre à l'Allemagne, l'Amérique aussi, cette dernière parce que les Allemands auraient coulé un vaisseau chargé de vivres destinées au ravitaillement des territoires Français envahis.

Ici manque une dizaine de pages au brouillon d'origine.

Mardi 8 juin au vendredi 11 juin 1915.

L'Amérique a déclaré la guerre, ainsi que la Roumanie. Les Français sont parvenus à chasser les Allemands des tranchées et des carrières de Soissons. On aurait repris Noyon, les Allemands creuseraient des tranchées aux portes de Chauny. On dit qu'à Noyon les Français auraient perdu 45000 hommes et les Allemands 25000. Un général Allemand se serait rendu. La bataille fut très sanglante. La Kommandantur de Chauny serait transférée à Avesnes, Guise ne semblant pas assez sûre.

Jeudi 10

Madame Pinchon et Madame Simonin reçoivent des nouvelles de leurs prisonniers en Allemagne. Monsieur Simonin va bien, et reçoit lettres et colis de France, mais des pays occupés. Le soir, nous avons un gros orage et dans les éclairs, on remarque des ondes de T.S.F.

(Note : en l'année 1998, cela semble plutôt curieux !). La nuit, de nombreux blessés sont transportés. On dit que le gouverneur visite lui-même toutes les maisons de la ville. Une petite institutrice de 18 ans a été mise « a Caïffa » pour avoir demandé à un officier Allemand ce qu'il venait faire dans sa classe. Une femme, en conversation avec quelqu'un, disait qu'à Noyon les Allemands sont en déroutes. Un Allemand l'ayant entendu et comprise lui a donné une claque !

D'après des nouvelles émanant de la Kommandantur en Russie, les Allemands ont dû se replier car l'aile de leur armée a été débordée par les forces Russes supérieures en nombre. En France, les uns et les autres ont remporté des petits succès.

Samedi 12 juin 1915.

L'institutrice est condamnée à 7 jours de Caïffa. (*)

A Noyon, beaucoup de survivants se sont retrouvés couverts d'une bouillie faite de corps déchiquetés de leurs camarades !

D'après un journal de Maubeuge, on affiche dans les transports Berlinois « qu'il faut manger peu de pain, juste le nécessaire, des autres aliments et beaucoup de sucre », pour être fort. Ici, le sucre se fait rare et il est très cher. Le beurre et les œufs augmentent beaucoup aussi. Demain à 3 heures on doit amener sur la place Lesur tous les chevaux âgés de plus trois ans.

(*) « Caïffa », est une entreprise de Guise dans laquelle les Allemands se réservaient des locaux qui servaient de maison d'arrêt.

Dimanche 13 juin 1915.

Ce devrait être la fête de Guise. Ce matin part un convoi d'environ 30 soldats. D'autres les remplacent. D'après le journal, plus de trente amendes ont été distribuées pour 3125 marks. Avec les 1220 marks à payer par les communes dépendantes de la Kommandantur pour installations électriques, cela fait en francs, 5431,25. Bonne semaine pour les Allemands !

L'Italie enverrait du renfort du côté d'Ypres. On craint que les Balkans se mettent aussi de la partie.

Lundi 14 juin 1915.

Messe des morts de lendemain de fête.

A la messe, nous faisons recommander les âmes des familles MOUTON-GILLET.

Les officiers doivent quitter Guise pour la Russie. Il paraît que les Italiens et les Russes avancent beaucoup en Autriche. En ce moment, les Allemands sont inabordables. On n'accorde aucun passeport. Les personnes circulant avec cheval et voiture devront désormais circuler à pied, à côté du véhicule (chose que beaucoup d'Allemands trouvent absurde).

Mardi 15 juin 1915.

Environ 300 prisonniers sont arrivés d'Allemagne à quatre heures du matin. Probablement pour le travail des champs. Au début, en Allemagne, les enfants leur jetaient des pierres et les femmes leur montraient le poing. Maintenant, c'est « Franzose Kamarade ». Certains ont été bien nourris, d'autres ont mangé de l'orge et de l'avoine. Parmi eux, il y a un garçon de mon âge et un vieillard de 68 ans, qui fut déjà prisonnier en 1870. Dans la nuit du 14 au 15, un aéroplane a survolé Guise une partie de la nuit. Ce soir, il arrive 150 blessés.

Vendredi 17 juin 1915.

La nuit d'après, des aéroplanes ont encore évolué pendant longtemps au-dessus de nous. Nous touchons 10 francs 25 pour les secours. Le soir il arrive encore 150 blessés.

Samedi 18 juin 1915.

Tous ces jours ci, on entend fort le canon. Les 5 ambulancières françaises qui sont ici retournent en France lundi. On visite leurs bagages, qu'on visitera encore à la frontière. Pour lundi, les Allemands réquisitionnent 20 vaches dans une ferme, 8 (soit toutes) chez un petit cultivateur, plusieurs autres encore dans une autre ferme.

Dimanche 19 juin 1915.

On doit maintenant saluer les officiers, sous peine de cachot, travaux forcés ou amendes ! Un général traversant Guise dans son auto découverte se dresse et crie tout au long des rues "SALUTEZ !SALUTEZ ! "...

Lundi 20 juin 1915.

Les infirmières Françaises nous quittent.

Mardi 21 juin 1915.

On distribue à l'épicerie centrale 170 grammes de haricots et 70 grammes de sel pour 0 franc 15. Ces denrées sont fournies par l'association Américaine FOR RELIEF IN BELGIUM, qui s'occupe du ravitaillement du Nord. La réquisition est interdite par le Commandant des troupes Allemandes. Un homme a été mis à Caïffa pour avoir été pris en train de lire, dans un journal de France, un article intitulé « l'agonie de l'Allemagne ».

Mercredi 22 juin 1915.

Dans la gazette des Ardennes, les Allemands disent que leurs prisonniers sont envoyés au Dahomey, qu'on les y fait coucher sur du fumier dans des écuries ouvertes. Ils ne peuvent se laver, ont les fièvres, sont forcés de faire les travaux les plus durs en plein soleil, leur peau se fendille. De plus, les médecins allemands prisonniers n'ont pas le droit de les soigner. Un factionnaire Français aurait écrit à la fiancée d'un Allemand qu'elle ne le verrait plus, qu'il le ferait

Crever comme un animal venimeux », etc., etc. Par contre, de grands blessés Français soignés à Constance seraient presque libres, et leur souhait le plus ardent serait de ne plus rentrer en France.

Sur les affiches, comme d'habitude, on lit que les Français ont été repoussés en plusieurs endroits. Les Russes, Serbes, Italiens (qu'on ne peut aller interroger), ont été repoussés partout. Mais dans les Vosges, les Français ont pris quelques éléments de tranchées allemandes. Les Allemands ont abandonné de leur plein gré un village à nom allemand parce qu'il avait été rasé par l'artillerie. Ailleurs aussi, des avant-postes Allemands ont dû se replier devant des forces ennemies trop nombreuses.

Samedi 26 juin 1915.

L'ambulancier allemand qui accompagnait les infirmières françaises est revenu. Ces dames sont à Constance, où elles ont reconnu des blessés Français qu'elles avaient soignés à Guise. On dit qu'elles ont obtenu l'autorisation de rentrer en France grâce à un officier allemand blessé et prisonnier qui avait été soigné en France par l'intermédiaire de la famille de l'une d'elles. Encore de nombreuses punitions : trois hommes condamnés à huit jours d'arrêts, au pain et à l'eau, pour n'avoir pas salué. Un autre à un an de prison en Allemagne pour avoir encouragé des ouvriers Français à l'insubordination et avoir manqué de respect aux Allemands, etc., etc.

Dimanche 27 juin 1915.

Nouvel arrivage de prisonniers civils en provenance de Prusse Orientale. (Parce que les Russes avancent, disent-ils). Ils sont venus par Montmédy, où ils entendaient bien le canon. Ayant mangé du maïs, de l'orge, des betteraves, ils ont trouvé excellente la soupe aux haricots qu'on leur a servie. Il en part 77 ce soir.

Lundi 26 juin 1915.

Je rencontre des prisonniers civils qui vont à Audigny. Des infirmiers Allemands se rendent sur le front.

Dimanche 4 juillet 1915.

Mon journal est en retard parce que depuis 3 jours, je suis commis charcutier pour remplacer auprès de monsieur Duval Maurice Beaudelot, qui était malade. Beaucoup de nouvelles circulent, plus ou moins vraies. Les journaux disent que d'ici trois mois, la guerre sera finie.

Le bruit court que les Allemands sont en déroute dans les Ardennes. Un Allemand venu de Nouvron dit au fils F. que les positions sont intactes : les Allemands à Nouvron, les Français à Confrécourt. Tous les habitants restés à Epagny ont été transférés à Coucy. Dimanche à 5 heures du matin, on passe en revue les chevaux pour les protéger contre la morve. On les pique au cou, on analyse leur sang, on les marque au sabot.

Samedi 10 juillet 1915.

Il circule toujours autant de nouvelles. Les mises à Caïffa ne mangent pas. On doit maintenant déclarer les lapins, poules, les arbres fruitiers, etc., etc. On entend fort le canon. On dit que les Anglais ont remporté une victoire dans le nord, en prenant les Allemands par le côté où ils ne les attendaient pas. Les prisonniers disent qu'ils ont mangé de la pulpe de betterave !

Dimanche 11 juillet 1915.

Grand'mère commande une messe pour grand'père, et pour tous les vivants et les morts de la famille.

Sur les affiches, les Allemands parlent de la Grèce comme d'une nation en guerre. Ils disent aussi qu'ayant demandé au gouvernement Français l'allégement de la peine infligée à la patrouille Schneider et n'ayant aucune réponse, ils ont décidé de faire subir le même sort à 6 officiers Français. Cette patrouille Schneider prétend avoir erré plusieurs jours (étant perdue) en se « nourrissant de légumes et de fruits ». C'était dans les journaux fin mars : peu de légumes et bien moins de fruits à cette période-là. Quand ils se sont rendus, les Françaises les ont condamnés aux travaux forcés pour pillage et vol.

L'après midi, nous recevons la visite de monsieur le Doyen. Il nous parle de Soissons qu'il connaît bien. Il y a vécu 21 ans, 10 ans comme séminariste et 11 ans comme vicaire. Il a été aumônier du collège. Il connaît mademoiselle Vincent qu'il décrit comme « une petite boulotte fouinarde et baroque !! ». Il a aussi beaucoup entendu parler de la pension pour jeunes filles MOUTON. Il dit que la cathédrale a été prise pour cible sous le prétexte qu'elle abritait un poste d'observation Français. La chapelle des œuvres et la colonne principale auraient été abattues, et une flèche de Saint-Jean des Vignes aurait subi le même sort. Il est au courant des nouvelles constructions : marché couvert, hospice, caserne, séminaire, etc. Il dit qu'elles ont dû servir de cible aux Allemands, et c'est aussi mon idée.

Lundi 12 juillet 1915.

Le gouverneur visite toutes les maisons pour y prendre le zinc et le cuivre. Il paraît que la Kommandantur a interdit de fêter le 14 juillet.

Mardi 13 juillet 1915.

Je fais travailler la petite Yvonne Simonin depuis le 9 février. Il y a un an, c'était la distribution des prix de mon collègue.

Mercredi 14 juillet 1915.

Sous prétexte que c'est l'anniversaire du Commandant, les Allemands font trois concerts dans la journée. Beaucoup de personnes pensent que c'est plutôt pour nous narguer. On va en foule porter des bouquets sur les tombes des Français. Bouquets, drapeaux, rubans, presque tout est tricolore. Bon nombre de petites filles, de femmes et même quelques messieurs ont un bouquet ou une cocarde à la boutonnière. Le soir vers 5 heures, le docteur Devillers et sa femme, personnes riches et très estimées par tous, sont rentrés de France. Lors de l'arrivée des Allemands, ils étaient partis reconduire de la famille et des amis. Ils avaient l'intention de revenir, mais étant allés trop loin, ils n'ont pas pu. A l'heure arrivée, une automobile les attendait, qui les a conduits directement à la Kommandantur. On les y a retenus très longtemps. Ils ont probablement dû donner leur parole d'honneur qu'ils ne parleraient pas de la guerre.

Jeudi 15 juillet 1915.

Chers parents,

Voilà un an que je vous ai quitté. Que de fois j'ai pensé à vous, que de fois je me suis ennuyé. Et que de choses j'ai vu depuis ce temps là. Enfin, espérons que nous ne serons plus longtemps séparés, et que nous n'aurons pas souffert inutilement. Espérons aussi que nous nous retrouverons TOUS.

Mercredi 21 juillet 1915.

Les Allemands font une rafle de bouteilles de vin dans la rue où nous habitons, chez les voisins de monsieur Duval. Ils ramassent toujours le zinc et le cuivre, le bronze, l'aluminium, le caoutchouc etc. On entend le canon de plus en plus fort. On espère....

Jeudi 22 juillet 1915.

Sur la tour du fort, deux Allemands montent la garde. On a construit un garde-fou pour qu'ils puissent approcher du bord. Il y a aussi une cabine téléphonique. Sur les affiches : 3000 ouvriers américains sont en grève, l'Amérique ne veut plus fabriquer de munitions pour la France. Trois avions dans la journée.

Lundi 26 juillet 1915.

La vie est monotone, à part un petit mouvement d'autos, et des avions. Les Allemands renvoient beaucoup de prisonniers civils. Par mal de nouvelles de nos prisonniers. Madame Simonin en a de son mari, qui lui cite dix officiers morts.

Jeudi 29 juillet 1915.

Les Allemands avouent avoir perdu des tranchées dans les Vosges. Il passe des avions, dont un Français, le soir.

Dimanche 1^{er} août 1915.

Journée très calme. Madame Simonin promet d'écrire à son mari pour qu'il essaye d'obtenir des nouvelles de Papa et Maman par Marcel et Maurice (les frères aînés qui sont sur le front). C'est l'anniversaire du départ de Marcel pour la guerre.

Lundi 2 août à vendredi 6 août 1915.

Anniversaire de la déclaration de guerre. Les prisonniers civils qui étaient encore à Guise sont relâchés. S'ils ont des parents aux environs, ils peuvent les rejoindre. Les autres resteront à Guise, ils seront occupés dans les fermes. On nous dit que le 42^{ème} et le 46^{ème} d'artillerie n'ont pas souffert.

Guillaume 11 fait une déclaration "au brave peuple Allemand qu'il a dû appeler sous les armes il y a un an pour faire face aux ennemis menaçants". Il assure que sa conscience est pure, qu'il n'est pas la cause de la guerre, etc. Sur la même affiche, on lit qu'en un an, les Allemands ont fait 1 695 000 prisonniers, et que leur butin s'élève à 7 ou 800 canons et 3 ou 4000 mitrailleuses.

Madame Simonin a encore reçu des nouvelles, Madame Guaidon aussi. Le mari de cette dernière étant ambulancier et prisonnier, il va être échangé et pourra rentrer en France.

Sur la gazette, les Allemands répondent aux aviateurs Français qui avaient déversé des prospectus sur les tranchées allemandes incitant les soldats à mettre bas les armes. Les Allemands disent qu'en bons patriotes, ils ont hâte de regagner leurs foyers, mais qu'ils ne le feront qu'après avoir vaincus. Ce n'est pas la supériorité numérique qui vaincra, disent-ils, mais la force morale. Ils disent que les Anglais ont levé contre une nation travailleuse le plus infâme complot et dupé leurs alliés.

Grande victoire ! Drapeaux au vent, vin a gogo ! La fuite au feu, demain, pour quelques pères de famille. Les Allemands affichent qu'ils ont pris les forteresses d'Ivangorod et de ... ? Ainsi que les forts de Varsovie situés à l'ouest de la Vistule. Plusieurs d'entre eux disent qu'ils sont à 80 kilomètres de cette ville.

Il paraît que les Français ont un nouveau canon dit « pulvérisateur ». Ses obus s'enfoncent à 8 mètres dans la terre et ressortent un creusant un énorme trou et en fauchant tout sur son passage.

Une femme est giflée par un Allemand parce qu'elle refuse d'aller dans une maison où sont enfermées les femmes de mauvaise conduite, alors qu'elles ne méritent que « Caïffa ». Les Allemands la traînent et elle se venge en leur donnant des coups de poing.

Samedi 7 août 1915.

Il court toutes sortes de bruits. La ration de pain qui avait augmenté à 1 kilo 180 va redescendre à 0 kilo 875 pour la prochaine fois. Il arrive une famille d'émigrés de Saint-Aubin. Monsieur Lambrecht, inspecteur du lazaret aménagé dans l'école supérieure de jeunes filles, dit qu'on va amener de nombreux canons à Guise et aux environs, et qu'on va s'y battre pendant 15 jours ou 3 semaines sans arrêt.

Mercredi 11 août 1915.

Dimanche et lundi, on entendait fort le canon. Hier, plus de canon. Il paraît que la canonnade a permis aux Français d'avancer de 25 kilomètres ??

Vendredi 13 août 1915.

Il est arrivé 108 fourgons chargés de matériel neuf et de ravitaillement. Ils partent sur La Capelle, puis il en arrive encore 44. On prétend qu'ils viennent de La Fère.

Depuis 8 ou 9 mois, il y avait sur la place du jeu de paume un convoi de tombereaux. Ils sont partis, les uns disent vers Chauny et La Fère, les autres vers La Capelle. On a annoncé qu'il fallait payer les contributions du 3^{ème} trimestre 1915 pour le 18. Chacun doit fournir à la Kommandantur la liste des titres et obligations qu'il possède. Défense de glaner avant la fin de la récolte.

Lundi 16 août 1915.

On va vendre de l'alcool et du sucre à la Kommandantur, à payer avec de l'or. Il y aura une banque de change, dans laquelle on changera l'or et les billets de banque français contre des « billets de ville » : 100 pour 104. 900 hommes doivent arriver à Flavigny.

Samedi 21 août 1915.

J'aide de nouveau Monsieur Duval à la charcuterie car Maurice est malade. Madame Fery, de Pommiers, qui à cause de la guerre a perdu de vue ses trois enfants, meurt à la suite d'une opération.

Après la prise de Varsovie, c'est celle de Kowna puis celle de Nowo-Georgiewk. Les Allemands disent avoir fait 85000 prisonniers. Une dynamo est arrivée à l'usine Godin. On prétend que c'est pour actionner un appareil de projecteur.

Lundi 23 août 1915.

La nuit dernière, on a entendu très fort le canon. Sept avions passent dans la journée.

Vendredi 27 août 1915.

On annonce encore beaucoup de morts. Deux avions ont atterri à Guise. Un train d'émigrés est attendu. Les Russes ont encore perdu un fort, celui de Brest-Litowsk.

Samedi 28 août 1915.

Anniversaire du bombardement de Guise. On a élevé un petit monument sur la tombe des victimes de la bataille de Guise. Une voisine a des nouvelles de sa famille habitant au Castelet. Elle dit que le front est 25 kilomètres de chez eux et que l'on voit journellement des batailles d'avions. On attend 85 élèves aviateurs ici. Leurs lits sont préparés. Peut être arrivera-t-il aussi 250 hommes à l'usine Godin.

Dimanche 29 août 1915.

Quatre avions et quelques hommes devraient rester à Guise pour aller paraître au devant des avions français qui pourraient être poursuivis par ceux du terrain d'aviation de Tergnier ou celui de Laon. En effet, dernièrement un avion français a échappé à la poursuite de 2 avions allemands grâce à l'avance qu'il avait, mais aussi parce qu'il n'y avait personne devant lui pour lui barrer le passage. Le fort orage dans la nuit de samedi à dimanche semble rappeler le bombardement de Guise juste le soir anniversaire. On parle de nouveau de former un train d'émigrés pour les rapatrier. On organise un nouvel hôpital civil. Madame Simonin compte essayer de savoir par Monsieur Devilliers si les habitants de Soissons ont été évacués.

Lundi 30 août 1915.

Les quatre avions prévus sont arrivés.

Mercredi 1^{er} septembre 1915.

Encore une revue de chevaux.

Vendredi 3 septembre 1915.

Arrivée d'émigrés de Morsain.

Exemple des « officiels » Allemands des 1^{er} et 2 septembre 1915 "Entre Odelsk (et Sukolla) et la forêt de Willa-bialowestke", poursuite continue. Les troupes allemandes ont pris d'assaut les hauteurs de la rive gauche du Strypa au nord proche de Iborow. Le butin des Allemands est, en août : 2000 officiers, 269839 soldats prisonniers, plus de 2300 canons, plus 560 mitrailleuses. Butin de Kowno : 20000 prisonniers, 827 canons. Butin de Nowo-Georgiewsk : 90000 prisonniers dont 15 généraux et de plus 1000 officiers, 1200 canons et 150 mitrailleuses. Chiffres non définitifs, relevés non achevés. Une quantité énorme de vivres, munitions, avoine etc. prise aux Russes et impossible à évaluer. Depuis le 2 mai, les Allemands et Austro-Hongrois ont fait plus de 1 million de prisonniers. Depuis la forteresse de Luzk est aux mains des Austro-Hongrois. L'armée Bohém-Ermolli a percé l'armée Russe sur 20 kilomètres près de Bialykamien, en Galicie orientale. Les Russes se retirent à l'ouest du Styr. Le nombre de Russes faits prisonniers en Galicie orientale en quelques jours à l'est de Wladimir-wolynsk est de 36 officiers et 15250 soldats. Total du butin en août pour les troupes Austro-hongroises : 190 officiers 53000 soldats prisonniers, 34 canons, 23 mitrailleuses

Turquie : Aux Dardanelles, les combats d'Anaforta ont coûté d'énormes pertes aux Anglo-Français. Au nord d'Azmakdéré : 3400 morts.

Amérique : Poudreries de Wihnington et de la Delaware Sautées.

France, du front : aviateur Pégoud tué. (A noter : un Allemand nous disait il y a peu que Pégoud était prisonnier). Les sous-marins Allemands ont coulé 6 vapeurs Anglais. » On dit que Metz et Strasbourg sont Français.

Dimanche 5 septembre 1915.

Les Allemands ont obligé les responsables à ouvrir les coffres de la Société Générale. Ils y ont trouvé 40000 francs en or et 25000 en argent.

Mardi 7 septembre 1915.

La ration de pain sera diminuée de 200 grammes par jour si la ville ne donne pas une certaine somme en or.

Mercredi 8 septembre 1915.

Une jeune fille du quartier est mise à Caïffa parce qu'elle faisait du commerce avec des choses qu'elle achetait aux Allemands. Des avions font des signaux : un W et un 8.

Jeudi 9 septembre 1915.

On dit qu'un Armistice de 20 jours a été signé. Il paraît que les Allemands font des ponts sur l'Oise en amont de Guise. Des avions du champ d'aviation de Guise font des essais de mitrailleuse au-dessus et aux environs de la ville. La jeune fille d'hier est condamnée à 15 francs d'amende ou 3 mois à Caïffa. Des gendarmes Allemands et des soldats armés partent rechercher 4 Anglais et 1 Français cachés à Malzy et dénoncés par des civils.

Lundi 13 septembre 1915.

On entend le canon qui se taisait depuis longtemps. Les Allemands affirment avoir avancé de 300 mètres sur un front de 10 kilomètres en Argonne. La Kommandantur, les gendarmes, les électriciens, aviateurs, et presque tous les soldats vont partir. Ils seront probablement remplacés par d'autres.

Vendredi 17 septembre 1915.

Beaucoup de soldats partis et remplacés, mais la Kommandantur est toujours là. Il est question de la remplacer à Guise. Nous ferions donc partie de celle de Saint-Quentin. On pourrait voyager sans passeport, juste une carte d'identité, dans tout le territoire de la Kommandantur. On dit que Ham est Français et que Maubeuge est cernée par les troupes Françaises. Les Allemands auraient aussi une ligne de chemin de fer coupée. Beaucoup d'infirmiers et infirmières à Guise.

Mercredi 22 septembre 1915.

Le nouveau gouverneur est moins difficile que l'ancien. Ce dernier est maintenant à Chauny. Nous faisons maintenant partie de la 2^{ème} armée (autrefois la 1^{ère}). Plus d'affiches à la Kommandantur depuis 8 jours. On entend fort le canon. On nous dit que le 42^{ème} d'artillerie Française s'est longtemps battue en Argonne, qu'il était au repos à Chantilly, et qu'il doit être reparti sur le front en Alsace.

Mardi 28 septembre 1915.

On dit que des fours vont arriver à Guise. Les Allemands prétendent avoir pris Wilna et Baranowitchi, et approcher de Minsk. Les soldats d'ici vont s'en aller et être remplacés par des troupes au repos. Il doit y avoir des espions Français dans les environs car dimanche les Allemands ont cerné un hôtel, où ils avaient probablement logé près de Buironfossé, un rail avait été enlevé, et près de Mont d'Aurigny, 8 meules de blé ont été incendiées. Il vient d'arriver des jeunes gens prisonniers de Cauvry. On a emmené ce matin des hommes à qui la ville fournit du travail, pour qu'ils creusent des trous dans les champs. Ils ont refusé de faire ce travail si ces trous devaient abriter des Allemands se battant contre les Français.

Jeudi 7 octobre 1915.

Les Français ont avancé à plusieurs endroits, environ 3 kilomètres sur tous les fronts. Il paraît qu'ils ont fait environ 20000 prisonniers Allemands. Le Konprinz et son état major seraient à Vervins. Il y a quelques jours nous avons vu des projecteurs partant du château Godin. Il y a beaucoup de patrouilles aux environs, et de nombreux ravitailleurs sans passeports sont arrêtés. De petits mouvements, mais on n'entend plus le canon et l'on retombe dans l'ennui. Les Allemands ramassent toujours du cuivre. Ils ont maintenant une boucherie à eux.

Lundi 11 octobre 1915.

Monsieur Duval qui est allé à Origny dit qu'il est passé de la troupe de 9 heures à midi, toutes sortes d'armes mélangées ; tous les chevaux en mauvaise état. Les troupes venaient de Marle et se dirigeaient sur Bohain. Il faut que les tombes soient arrangées pour ce soir, et que les guérites soient repeintes. On suppose qu'il va passer un membre de la famille impériale. Les patrouilles circulent toujours.

Lundi 18 octobre 1915.

Il arrive des chasseurs à cheval, en provenance de Russie, à ce qu'il paraît, environ 150. Aussi des dragons. Dimanche, j'ai mis pour la première fois des pantalons longs. Lundi vers 9 heures, le Kaiser et le Kronprinz passent à Guise, se dirigeant vers Saint-Quentin. Beaucoup de patrouilles. A certains postes se trouvant sur le trajet de l'empereur, on déshabillait tout le monde pour la fouille. (Mesure contre un attentat ?) C'était comme au conseil de révision, à cette

Différence près que les femmes y passaient aussi. Guillaume est repassé vers midi, se dirigeant sur Vervins. On dit qu'il va tenter un coup du côté de Rethel.

Jeudi 11 octobre 1915.

Vie monotone. Les Allemands disent que la guerre sera finie dans quelques semaines, à leur avantage, bien entendu. Sur les journaux qu'ils nous livrent (gazette des Ardennes), le principal sujet, c'est les affaires Balkaniques. Ils ne parlent presque plus de la Russie, ni de la France, ni de l'Italie. Cette dernière a cependant subi un grand désastre ces jours-ci, disent-ils. Sur leurs journaux à eux, ils avouent paraît-il que la Roumanie est avec nous, et que la Serbie a confié son trésor à la Grèce. Les Russes battraient donc les Autrichiens à la frontière Roumaine, et aussi en Serbie, où ils arrivent en traversant la Roumanie. Les Français envoient aussi des renforts par Salonique, disent ces journaux (qu'il est très difficile de se procurer pour les Français). Un monsieur a trouvé sur la cheminée d'une maison occupée par les Allemands une caricature du père Noël, en casque à pointe, s'il vous plaît, et ce « boche » comme ils disent quand ils traduisent un article de journal Français, fait danser de petits pantins représentant des soldats alliés. On se promet de renvoyer cette carte à Berlin, avec dessus, quelques mots bien sentis, quand la victoire Française tant attendue sera arrivée.

Petite histoire vraie que l'on racontera sans doute avec plaisir plus tard : un gramophone joue « Sambre et Meuse ». Un officier Allemand s'arrête pour écouter attentivement cette musique, appréciée aussi en Allemagne. Une petite vieille passe et écoute aussi ces notes si chères aux Français en ce moment. Patriote à sa mode, elle s'arrête près de l'officier, le regarde bien en face et lui dit : « ça c'est notre musique. Ici bientôt on l'entendra tant qu'on voudra mais vous, vous ne l'entendrez plus ! Au revoir Monsieur ». Puis elle part avant qu'il n'a pu répondre un mot. Bien souvent, il y a des personnes plus hardies que les autres pour dire aux Allemands la façon de penser de leurs compatriotes. Monsieur Devilliers, médecin, Monsieur Siviende, directeur de l'usine à gaz, et Monsieur Dezaux tanneur, sont désignés comme otages, c'est à dire qu'ils subiront des représailles au cas où il y aurait des attentats sur les voies ferrées dépendant de Guise.

1er novembre 1915.

Le jour de la Toussaint et le jour des morts sont deux bien tristes cérémonies. Pendant la messe et les vêpres, et surtout pendant que Monsieur le Doyen prêche, on est bien absorbé par les sombres pensées inspirées par les malheurs présents : L'éloignement de la famille, de la maison, des morts qui nous sont chers et reposent dans de lointains cimetières. La voix du canon semble vouloir nous rappeler le devoir pieux envers la patrie.

Jeudi 4 novembre 1915.

Madame Simonin a reçu de son mari prisonnier une lettre spécialement pour Yvonne, leur fille qui a 7 ans.

Madame Devilliers (celle qui est revenue de France par dévouement, voir mes notes du 14 juillet) me donne un complet de chasse gris de son mari. Elle va donner à Jeanne un jupon et du linge de corps. Nous avons grandi et nous n'avons plus rien qui nous aille. Décidément, il

Y a de bonnes gens partout.

Lundi 8 novembre 1915.

Le gouverneur fait déménager une classe pour y loger 4 orphelins de Malzy afin qu'ils soient près de l'ouvrier.

Dimanche, nous sommes allés visiter la sucrerie de Flavigny. Il ne reste plus une seule pièce en cuivre ! A noter 4 serpentins, en cuivre, qui valaient 8000 francs chacun. Le laboratoire du chimiste qui nous a fait visiter est sens dessus dessous, les flacons mélangés, cassés, ainsi qu'une superbe balance de précision. Le chimiste dit qu'il y en a pour 300000 francs de réparations, et que cela demandera plus d'un an. Un jeune homme a eu la carotide tranchée en travaillant au démontage des machines de l'usine Caulx.

Vendredi 12 novembre 1915.

Jeudi matin, un aéroplane anglais venant du sud jette 6 bombes aux environs de la gare de Guise. Les habitants ont peur, beaucoup descendent à la cave, pensant que c'est un bombardement continu qui commence. Pendant ce temps là, l'avion qui était descendu bas remonte et repart tranquillement en direction de Saint-Quentin. Les bombes n'ont pas eu l'effet voulu : deux sont tombées parmi des rangées de wagons, trois sont tombées dans des jardins ou sur la ligne, qui a été un peu endommagée, mais réparée aussitôt. L'autre est tombée sur des maisons dont elle a arraché le toit. Il y a eu 3 blessés civils, dont un gravement atteint au ventre, est mort vendredi. Il était père de 8 enfants. Une commère qui vit en face de chez nous se trouvait à la gare au moment du bombardement. Elle s'est mise à crier « vive la France et vive l'Angleterre », et s'est mise à danser. Elle a été emmenée aussitôt à la salle de bal de Caiffa. Si les bombes n'ont pas eu grand effet, elles ont apeuré les Allemands. La gare est à l'extrême N. O. de la ville, mais les Allemands logés à l'extrémité opposée sont descendus dans les caves comme de vulgaires civils. Parlons un peu de l'effet matériel des bombes : des ouvriers qui travaillaient sur la ligne ont été renversés par terre. Dans un rayon de 500 mètres, bris de carreaux peu ordinaire : on pouvait en juger par l'omelette aplatie au pied du mur du Familistère Cambrai. Un camarade dont les sœurs sont couturières m'a raconté que les 3 ou 4 mannequins de leur atelier ont été renversés.

Une des jeunes filles était en train d'essayer un col sur un mannequin, lequel l'a entraîné dans sa chute, et elle-même a entraîné sa mère ! Et cela se passait à environ 120 mètres du point de chute de la bombe. Le lendemain, à Guise ordre de rentrer chez soi quand le claxon aura sonné trois coups. Mais le sonneur de claxon ayant produit 3 « canards », tout le monde s'est retrouvé au beau milieu des rues. Puis 3 pompes à incendie, 2 échelles, etc. Défilent dans les rues : se sont les pompiers de Guise, et ceux « de Berlin », où d'une autre ville boche, en tout cas, qui vont la manœuvre. On se demande ce qui va se passer. Mais le soir, on s'aperçoit qu'il ne s'est rien passé du tout. Les Allemands ont sans doute eu la frousse, et ne voulant pas être les seuls à avoir cet honneur, ils ont essayé de la passer à tous les habitants. Des Allemands nous déjà annoncé que l'aviateur responsable (natürlich) avait été kaput à Saint-Quentin.

Mais comme pour l'avance en Russie ou en Serbie, on sait que jamais un Allemand Guisard n'ira vérifier, ils font confiance à leurs « sincères officiels allemands ». Sur la place d'Armes, dans le groupe des maisons brûlées après le bombardement, un pan de l'hôtel de France est prêt s'écrouler. Les Allemands doivent le démolir pour éviter les

accidents. C'est sans doute la secousse produite par les bombes. Une cheminée du café de la gare est prête à s'écrouler aussi.

Dimanche 14 novembre 1915.

On perquisitionne chez Madame Jean (celle qui a crié vive .etc.) Elle serait condamnée à 6 mois de prison en Allemagne. Madame Simonin reçoit des nouvelles de son mari. Il essaie de changer de camp de prisonniers, car le sien est dans une contrée très froide. Il était logé dans une vaste salle obscure et sans meuble.

Jeudi 18 novembre 1915.

Le gouverneur fait installer le gaz à l'ouvroir. Je passe 3 heures à la porte d'une épicerie où l'on distribue le ravitaillement américain. Nous sommes au moins 80 personnes à faire la queue. Je suis obligé de repartir sans la graisse que je venais chercher. On se bat, on casse une vitrine. 3 agents de police ne parviennent pas à maintenir la foule.

Dimanche 21 novembre 1915.

On n'annonce que chaque chef de famille doit inscrire sur la porte de sa maison les noms, prénom, âge, de chaque personne qui l'habite. Leur ravitaillement va paraître-il augmenter en quantité, le pain, grâce au Gouverneur. Des pommes de terre vont arriver pour les Guisards.

Samedi 27 novembre 1915.

Il va falloir saluer, en portant sa coiffure à hauteur de la taille quelques pas avant d'arriver près de l'officier qu'on rencontre. Si un officier ne vous regarde pas il faut saluer quand même ; s'il passe derrière vous pendant que vous êtes arrêté, se tourner vers lui pour le saluer. Le premier qui ne saluera pas ira 15 jours à Caïffa, le deuxième paiera une contribution supplémentaire à la ville. On pourra aussi arrêter la circulation ou employer d'autres mesures plus rigoureuses. Tous les Allemands sont lassés de la guerre, surtout aux environs de Saint-Quentin.

Lundi 28 novembre 1915.

Des Allemands rentrant de permission disent qu'ils préfèrent être à Guise qu'en Allemagne. La vie est très chère par là. Il est très difficile de circuler d'une ville à l'autre. Il faut un passeport partout sérieusement vérifié etc. etc. Beaucoup d'Allemands trouvent ridicule l'ordre concernant le salut dû aux officiers.

Jeudi 2 décembre 1915.

Plus de ravitaillement américain jusqu'à la fin de la semaine. Mardi, un avion anglais qui passe donne le trac aux Allemands. Des officiers qui montaient en voiture pour aller à la chasse rentrent vivement chez eux. On a sonné le clairon sur la place.

Dimanche 5 décembre 1915.

Tous les hommes ayant été soldats, possédant ou ayant possédé feuille ou livret militaire, doivent se présenter devant le juge Allemand pour être questionnés. 3 sont déjà à Caïffa. Vendredi soir, une petite fille d'environ 5 semaines a été abandonnée près de l'église. Samedi, 5 femmes de mauvaise vie s'échappent de la maison appelée « Typhus » où elles sont enfermées. Dimanche, on entend fort le canon. On voit aussi, au loin direction de Bohain, une escadrille d'avions bombardée par canon. Beaucoup

d'endroits autour de la ville sont inondés. Le bruit court que depuis quelques jours, les Allemands ont été battus sur Arras, Péronne, Novron, où les Français auraient monté la colline. On dit aussi que de nombreux Allemands se rendent. Par contre, d'après certains, la Serbie se serait rendue. Je crois cela impossible puisque les Allemands avouent que la Russie envoie près de 200000 hommes en renfort à travers la Roumanie. D'après la gazette des Ardennes, le pain vaut 30 francs en Serbie.

Mercredi 8 décembre 1915.

Beaucoup de passages d'aéroplanes et de batailles. Mercredi, c'est l'anniversaire de notre départ d'Epagny. Le matin, nous allons communier. Quels flots de souvenirs en nos mémoires. Quelles émotions différentes à chaque heure de la journée. Hélas, on ne voit pas le jour de la délivrance ... On perquisitionne pour chercher du vin ; on en trouve au moins 150 bouteilles chez une épicière voisine. Il faut déclarer les poules et les lapins que l'on a dans chaque maison.

Vendredi 10 décembre 1915.

Il y aurait 1500 blessés à Saint-Quentin. Les Français auraient fait 20000 prisonniers aux environs de Soissons. D'après les journaux Allemands, un général de division Autrichien a dû se rendre aux Russes. Sur le front est, les Allemands avouent plusieurs reculs, de même sur l'Isonzo. Le seul théâtre où les Allemands prétendent avoir la victoire, c'est la Serbie. Cependant, les alliés ont fait des prisonniers Bulgares. Ces jours-ci, on entend fort le canon. Un an que nous sommes Guisards ...

Samedi 11 décembre 1915.

Les Allemands affichent que l'Angleterre les empêchant d'importer, il leur est impossible de nous ravitailler. Par conséquent, jusqu'au printemps, il nous faudra nous rationner de la façon suivante :

1° pommes de terre :	200 gr. Par personne et par jour.
2° viande :	150 gr. 3 fois par semaine, moins pour les enfants, plus pour les ouvriers.
3° lait :	¼ de litre par personne et par jour.

Les personnes bien portantes devront s'en abstenir, ajoute-t-on, et laisser leur part aux enfants, malades et vieillards.

Depuis quelques jours, on entend des coups très forts. Est-ce le canon de la bataille, des manœuvres, des mines employées pour creuser des tranchées, comme certains le disent ?



TIRS DE LA GROSSE BERTHA
11 Obusier géant allemand fabriqué par les usines Krupp (son surnom lui vient de Bertha Krupp), il est appliqué, par extension, aux canons à longue portée qui, en 1918, bombardent Paris.

Le journal s'arrête là. S'il y a eu un autre cahier, il a disparu.

Je sais par oui dire que Robert resta à Guise jusqu'en 1918. Comme il grandissait il était parfois réquisitionné par les Allemands. Ils faisaient faire à ces jeunes adolescents des corvées dont les plus célèbres dans la famille sont : entretenir le terrain d'aviation de Guise ou mieux, enterrer des soldats morts. Un des souvenirs d'adolescence de mon père est d'avoir déjeuné assis sur un cercueil, sa gamelle posée sur 2 cercueils empilés en guise de table.

Le 11 novembre 1918, il se trouvait je ne sais pourquoi en Belgique. C'est un joyeux régiment Ecossais qui défilait, fifres et bag-pipes en tête, qui lui apprit l'armistice.

Il savait depuis peu, grâce à la Croix Rouge, que ses parents s'étaient réfugiés en région parisienne, où il avait une tante. Il mit donc ses quatre possessions dans une petite en malle en bois que nous appelions « la malle de Sans Famille », et pris le chemin d'Argenteuil à pied.

Il y retrouva, dans une vieille maison vétuste que j'ai connue, parce qu'ils ont dû y vivre très longtemps faute d'argent, tous les siens, ses parents. A la cinquantaine et le moral bien bas, ils avaient trouvé chacun un travail très quelconque.

Leurs mères, celle d'Epagny et de Guise, plus la grand-mère maternelle. Ses deux frères, l'aîné gravement gazé, Jeanne, et aussi la sœur plus âgée. A la déclaration de guerre, elle avait 18 ans, séjournait à Paris chez des amis pour quelques jours de vacances, et n'avait pu regagner Soissons. Heureusement munie d'un brevet supérieur, elle avait rapidement trouvé un poste de gouvernante, qu'elle conserva longtemps.

Quand survint la deuxième guerre mondiale, la famille commençait à peine à surmonter les effets de la première.

Robert, à coups de cours du soir en tous genres et d'un surmenage perpétuel, atteignait enfin une situation acceptable.

Jeanne, la « pauvre petite » de mademoiselle Vincent, avait 16 ans à l'armistice, peu instruite, sans profession, assez bonne au piano. Sans qu'on le veuille, elle se trouva un peu la sacrifiée. Pendant que ses parents travaillaient, elle s'occupait de la maison et de la grand-mère impotente puis de son père, de plus souvent terrassé par des crises de rhumatismes. Elle fit un mariage d'amour qui tourna vite assez mal.

La Grand'mère, qui ne se consola jamais de la destruction de sa maison, mourut sans avoir revu Epagny. Le village avait été totalement détruit, et était à peine reconstruit quand elle disparut.

Le frère aîné était mort à 42 ans les poumons brûlés par les gaz.

La fille aînée, comme de nombreuses filles de cette génération, ne se maria jamais : tant de fiancés éventuels étaient morts à la guerre ...

